

A partir de l'impuissance.

Cette putain, l'impuissance, nous transie, nous transcende, nous enfonce, nous développe.

Victime de l'impuissance, j'en voie des soignants à l'arrêt, à te défier de te confronter à leur impuissance. S'ils l'ont érigé en symptôme de leur mal-être, que puis-je répondre ? C'est de notre métier qu'il s'agit.

Si ces personnes patients ne se sentaient pas impuissant face aux troubles, délire, séparation, deuil etc pourquoi viendraient-ils nous voir ? Et pourquoi viendraient-ils voir des gens se proclamant eux-mêmes impuissants ? La pire des choses, la précipitation d'un mal-être dans son semblable pour une simple intrication, detriquation, décortication, et autre piquages inutiles? La matière se trouve dans notre espace pleine d'air et de structure, pas dans l'univers intersidéral. Se parler dans l'espace vide revient à parler à un sourd, cela ne peut pas s'adresser. Le vide attire le vide à la recherche éperdue d'une structure. L'impuissance n'est peut-être pas le moteur ou le fuel de notre travail mais il doit nécessairement se penser tôt ou tard, trop tard c'est foutu, on vieillit avec en déniant notre nature non fini, c.-à-d. Incomplète, imparfaite. On naît avec la parole mais celle-ci ne se partage pas dans l'immédiat, elle tente de s'adresser à, la langue se forme en langage, les émotions ressentis s'y adossent, nos regrets attentes frustrations nous tendent, l'incompréhension le désir et nos déboires achoppent ce que nous sommes, l'humeur l'envie l'amour l'enrobent. Alors le degré d'impuissance est puissant et nous l'oublions paradoxalement. La guerre génocide deuils multiples réintègre par force cette dimension. Dans l'adversité, nous nous rappelons à. Le bon vieux temps que tous ont connu sans jamais vraiment le nommer part en fumée. Ce que nous vivons et faisons est futile, n'est qu'une vaine tentative d'aide, de réconfort. C'est déjà cela, sans prétention. L'impuissance nous conflictualise en nous et entre nous autour d'un postulat réel et non réel. L'impuissance nous aide à parler sans combler, sans totalitarisme. On parle mais il en manque, bien sûr. Ce manque offre une place à l'autre. Si je me pose à toi comme être sachant savoir ce que je ne sais en fait pas, le soufflet du semblant retombe comme un ballon qui se détache de notre bouche pour faire 3 pirouettes et s'accrocher n'importe où quand comment.

L'enjeu est de taille. Cela articule pas mal notre formation déformation constante de nous-même, à moins que nous cherchions à nous graver dans le beau marbre, attendons cela pour nos obsèques je pense. Voilà c'est fini, je ne suis plus et maintenant mon patronyme ne veut plus rien dire d'autre que je ne suis plus là pour parler échanger débattre. La vie morte se prononce comme arrêt de ce qui nous caractérise, et c'est en soit ce qui nous singularise.

Et est-ce que cela a rapport avec le temps que nous passons ? Notre productivité est notre propre perte puisque ne s'incluant pas à et dans. Mais il faut y être toutefois, l'évitement phobie du transfert n'est pas recevable. Cette dimension se développe insidieusement lorsque l'impuissance n'est pas entendue comme capacité négative, c.-à-d. Comme capacité force pulsion à se saisir. L'Impuissance pousse l'existence dans sa dimension la plus réelle. Si eux les schizo et nous les normaux s'opposent, en tant que les deux parties ne se complètent pas, l'autre rend non plus impuissant mais tout à fait inutile avec toutes les noblesses de ce terme. Je n'y arrive pas, il ne répond pas à ce que je fais et autre litanie contreproductive contre transférentielle. Rien ne s'agite dans le bocal, cela sédimente.

Cette putain, il va falloir l'appréhender, la ré apprivoiser puisque nous l'avons connu au quotidien. Tous les psychiatres ont été des bébés.

Allez à toi ! Regardons l'impuissance en face !!

Se rendre impuissant.

Il est bien clair que nous travaillons sur l'impuissance de ceux que nous aidons avant de parler de celle-ci projetée sur nous, à moins que nous soyons des malades mentaux.

J'entends : ne pas savoir pouvoir vouloir soigner psychopathie, toxicomanie, alcoolisme, hypochondrie, hystérie, héboïdophrénie, déficients mentaux, borderline. On fait quoi alors. On aide les schizophrènes et déprimés simples. Tout ceci me paraît intolérable insupportable. Il s'agit là d'un choix et non d'un aveu d'impuissance, finement articulé pour maîtriser une file active. Contenance de son embarras, on ne peut être victime d'être psychiatre, je pense. On parle donc bien des patients.

Se détourner ou dénier l'impuissance

Empowerment. Dégager les potentialités cachées du patient. Dénier de son impuissance. J'imagine ce que cela peut creuser. Je vois des patients à fortiori chômeur se voir proposer des formations à l'affirmation de soi. Ch'est quoi ce bordel ! Derrière, des décompensations et également des personnes regonflées artificiellement, narcissiquement parlant sans que l'on s'attache à ce qui s'origine dans le sujet. De toute façon, on sent bien que les patients vont être de plus en plus responsabilisés et que les motivations à cela sont économiques. Un enfant de 5 ans diabétique bénéficie d'éducation thérapeutique, pendant ses temps scolaires. Une fois éduqué, il n'aura plus l'opportunité d'être accompagné. Débrouille toi on te verra une fois l'année pour faire le point.

Devoir de se réinsérer. Est-ce un devoir ? Un du ? Et si on n'y arrive pas. Ce n'est quand même pas facile. Il existe aussi une injonction à. L'impuissance induit un tempo dans l'accomplissement essai concrétisation de ces actes. On entend, il est là mais il n'est pas prêt, les choses doivent se parler au préalable sinon on sur-réagit autour de difficultés non identifiés ressentis.

Comment se parle l'impuissance ?

Imagine les questions qui finalement doivent se poser. Y a-t-il des choses que vous n'arrivez pas à faire ? Vous sentez vous incapable d'avancer ? L'impression d'un enlèvement ou d'une répétition domine. On constate des réaménagements aussi qui peuvent satisfaire la personne. Le syndrome du chômeur canette en main clope et zapette de l'autre qui à force de merder finit par se complaire dans cet état de transit. Chômer fait souffrir sévèrement et il s'agit au quotidien de rendre cela vivable, de calmer la révolte injuste désespoir en lien.

Les réponses sont plombantes sans surprise.

Bah je fais ce que je peux, et je m'ennuie, des fois je bois sans aimer cela.

Ma femme ne comprend pas, elle délire, elle veut divorcer mais elle ne sait pas ce qu'elle fait.

Je ressens le manque de mon mari décédé, cela me fait pleurer, on ne peut toutefois rien y changer.

Je ne mange plus, je décroche scolairement, je reste chez moi.

Etc...

On dit quoi. On se laisse traverser. On essaie de ressentir ce que la personne peut vivre.

Du courage il en faudra pour eux.

De la compréhension de notre part.

Accompagner en ne contrariant pas ces faits d'impuissance.

S'il regarde la tv, quel programme à t-il visionner et en parler.

S'il n'est question que de la femme parti, ruminer avec et se représenter ce qui cloche dans la relation. S'attacher à cette femme disparue, en paroles.

Parler du mari défunt, des bons souvenirs, de la place vide qu'il laisse.

De rester chez soi mais autrement, un film un bain un temesta et une reprise scolaire programmé.

Pour ne finalement ne jamais dénier. Résonner sur ce qui fait impuissance.

Impuissante à comprendre l'interdit des violences qu'elle inflige aux soignants.

Il faut l'aider...la punir, la sanctionner, la priver ???...isolée et contenue par la force des choses...l'évocation des forces de police que représente le préfet dans le cadre d'une hospitalisation d'office fait mouche.

Alors que la jouissance avait pris la place de l'impuissance, elle tique. Elle ne sera donc pas la reine des abeilles. Ah non pas ça dit-elle. Et cela peut être une première mouture sur ce que cet interdit fondamentale peut pouvoir dire. Un point d'achoppement symboligène aussi maigre soit-il, une bouée de secours pour nous qui n'arrivions pas à accrocher quelque chose.

Que les infirmières soient en arrêt, les os déplacés, ne faisaient rien. En rien elle ne peut se vivre à cette place d'agressée, elle se vit comme agresseuse et projette à qui mieux mieux.

Toujours aussi impuissante à ne serait-ce que se culpabiliser, sa réaction envers le mot police provoque une limite. Limite qui ouvre enfin vers d'autres horizons.

Impuissante. Est-elle suffisamment bonne pour ses enfants ? Ce qui inclue qu'elle ne l'est pas complètement, bonne pour eux. Encore heureux, maître de la non maîtrise comme tu dis. Mais là, elle débarque toute scarifiée, alcoolisée, avec l'idée qu'elle puisse se retrouver déshabillée en bas de chez elle, les enfants en haut. Que faire ? De front, le placement se parle. Elle n'entend pas se laisser faire, elle tient et s'accroche. Elle accepte l'hospi qui rend off ses fonctions et de fait ne la juge pas. Elle s'y ressaie avec ses enfants. Un we avec deux, un deuxième avec trois pour deux jours. Et puis, docteur, je crois devoir vous dire que je suis crevée, avant de partir ça a été dur, ils, mes enfants m'ont pincé. Le placement je crois que je suis pour. La semaine je travaille, comme elle le fait en psy, et le we je les garde, c'est bien. C'est trois mois après des révélations, qui n'avaient fait que ça depuis, d'attouchements sexuels dans son enfance. Un bel aveu d'impuissance qui la rend responsable, lui donne une perspective d'avenir, la et les protège. Semble-t-il elle ne peut avoir cette relation d'objet propre à s'en séparer tout au moins psychiquement. L'accueil de cette dame l'entoure et crée une ambiance propice à, et à son niveau, au ras de son symptôme peut être psychopathique, en tant que pré sujet comme tu l'as développé. Il existe une cyclicité dans les semaines qui s'écoulent comme un long fleuve suffisamment tranquille. C'est mieux que le gouffre que creuse l'alcool qui détruit ce qui est pathique.

L'idée est peut-être simplement de partager l'impuissance, qu'elle se déplie.
Et pourquoi cela viendrait en aide à l'impuissance ?
Encore faut-il en accepter la dynamique transférentielle.
Encore faut-il y travailler celle contre-transférentielle.
La solitude en tant que creusée de nos patients.
Il ne manquerait plus de ne plus justement la partager, l'impuissance.
" Si au moins, vous pouviez m'apporter cela."
C'est d'accepter de ne pas pouvoir de notre côté.
Et cela parle tellement de nos fragilités à tous, les humains finis un peu à la va-vite.
Et l'autre en face, l'impuissant !, il nous regarde l'être pour lui !!
L'être de façon régulière, sans y céder.
Ça change le point de vue.
Evite le repli sur celui qui n'en voit qu'un puits sans fond.

Impuissant à exister, à être aimé, le personnage cousin dans Gros câlin de romain Gary - Émile Ajar s'est arrangé avec cela. Il y a eu réaménagement du réel en une réalité peu tenable, lui permettant au prix d'un délire, de rationalisations multiples de tenir suffisamment. Il tente par ces artifices de rentrer en relation amoureuse ou intellectuel et il ne faut pas croire qu'il n'y arrive pas, pas forcément concrètement ou physiquement. Il s'y risque et loue les services d'un python envers qui il projette son humanité en naufrage. Pour dire qu'il Vit avec cette impuissance, qu'il pense avec celle-ci. On croit les gens attendant patiemment que le bien-être sonne à leur porte ou qu'un intellectuel les sortent de là. Ils vivent au quotidien avec et les actes les plus soi-disant basiques de la vie quotidienne prennent toute leur importance vitale. Être impuissant à penser sa vie sa mort ses traumas la maladie ses ruptures séparations et pouvoir se soulager en élaborant de quelle manière pratiquer cette omelette. Je vais acheter des œufs, les casser, prendre une fourchette et mélanger puis la cuire, la déguster etc etc et peut être bien que cette tablature tout à fait contactuelle n'est-ce pas Dr Devos me permettra de reprendre le fil de ma pensée tout en réussissant à me nourrir, à me faire vivre, tout en partageant peut-être ce repas vivant des relations qu'elles impliquent même s'il ne s'agit que d'omelette baveuse, le repas se terminera avec une certaine satiété ressenti, un plaisir partagé et sans cesse renouvelé, les œufs ça vient des poules et ça parle vachement ! De la vie, et la ferme et la terre et les batteries de poules ah là il y a un beug, ce n'est pas humain d'élever des poules par millions dans un hangar, humain les poules !?! Bref la petitesse de nos gestes face au Goliath d'un monde de brut. Comment ne pas se sentir, et c'est pathique, impuissant ? Doit-on focaliser sur ces actes de la vie quotidienne sans pouvoir en extrapoler notre nature ? Tu es impuissant donc tu dois travailler sur ton autonomie, sur (sur !) la façon que tu as de structurer ta vie. Mais qui en veut de cette existence sans substance ? Ne peut-on pas déclarer notre dépendance aux autres qu'il soit Grand ou pas ?

Vive l'impuissance.

Impuissante à entendre les mots de sa famille.

Impuissante à soutenir le regard de ceux qui ont eu peur de la perdre.

Impuissante à entendre des mots de haine qui cachent à peine la crainte portée sur ses enfants.

Impuissante à entendre certains mots, ou ce mot de placement.

Sauf que pendant ce conseil de famille, cette impuissance célébrée lors d'une rencontre ré initiatrice de liens entraîne des mouvements d'affection, de bienveillance et de compréhension.

Aidez-nous à comprendre ? Où en est-elle ? Demande la famille.

Un peu moins impuissant et sécurisé par le lieu de soin et l'entourage conséquent autour d'elle, je me présente à eux avec je pense un peu moins d'impuissance et donc des perspectives nouvelles pour eux sidérés par l'angoisse.

Ça ouvre ...

S'agit-il d'investir l'impuissance ?

D'être l'impuissance ?

D'amener le patient à simplement se reconnaître celle-ci ?

D'échanger autour de cette impuissance ?

Ce Degré d'inconscience de notre impuissance rend indécent d'en parler au premier degré.

Tout comme nous ne faisons pas l'éloge de la précarité.

Tout comme l'être déficient intellectuel est amené à se faire aider au plus près sans être étouffé.

Il s'agit d'un juste positionnement qui ne se parle pas tel quel.

Alors où le positionner ? Justement ne le vouloir.

L'impuissance est tellement dans la définition de nos êtres.

On ne dit pas il faut manger pour vivre, il faut boire, comme signifiant vitale à nos existences. Ça va de soi.

L'impuissance ne va justement pas de soi.

Comme le dit Winnicott dans l'exposé sur la crainte de l'effondrement, le patient a peut-être besoin qu'on lui dise que cette impuissance a déjà eu lieu. " Un fait qu'il porte lointainement caché dans l'inconscient "...

J'entends là recoller les morceaux. L'impuissance ne me désintègre pas puisque j'y ai déjà survécu et que cela m'a fondé.

Le doute et la nouveauté de l'expérience de cette impuissance nous fait trembler comme une feuille d'automne qui redoute le premier coup de vent. Il est pourtant inscrit pour cette feuille de voler au vent, tomber, se désintégrer et que sa matière se remette dans le cycle.

Comme amnésique de l'effet porteur (holding puis handling puis présentation d'objet) de ce sentiment d'impuissance, nous nous rendons vulnérable et parfaitement innocent face aux méandres de nos vies pourtant seules constructrices de nos existences.

Est-ce donc contre cet effet de surprise que nous luttons ? Cherchons-nous à éviter la difficulté ou toute sorte de chose rassurante quitte à s'aliéner ?

Lacan évoque la certitude de la personne psychotique en contrepoids à l'heureuse incertitude de ceux qui sont davantage névrosés. Cette certitude toute psychotique vient combler un manque à symboliser, un défaut à castrer, en ce lieu qui tient place et articule signifiant et signifié. Cette certitude amène conviction, fragmentation du réel et de la réalité, dissociation à son acmé...à défaut d'une existence pleine d'hypothèses, de doutes soutenus et soutenant le sujet. Il ne s'agirait pour l'homme que d'essayer et de ne surtout pas croire en sa totale réussite. Je comprends mieux pourquoi certains se prennent pour Dieu. Peut-être pouvons-nous tout au moins y croire, y faire référence, si c'est pour davantage accepter notre vie miséricordieuse.

J'ai envie de rapprocher l'impuissance du côté de cette heureuse incertitude. On voit plus présentement pourquoi face aux personnes psychotiques nous pouvons avoir cette tentation de vouloir absolument les rassurer, les combler, jouer à ce qui ne fonctionne pas chez eux. Quoi de mieux que de protocoliser l'accueil et la prise en charge des jeunes psychotiques. Cela risque à coup sûr de ne pas marcher. Nous pourrions alors parler d'incompétence à comprendre plutôt que d'impuissance.

Cette idée d'Heureuse incertitude fait se rejoindre les 2 principes de réalité (notre impuissance fondamentale) et de plaisir.

A défaut d'être complet, il nous reste de jouer à tenter de le devenir, de nous deviner.

Et si nous n'en faisons pas un jeu, c'est là que les problèmes commencent...

Après de longues heures... je réponds !

Je réponds d'abord avec ce que j'ai raconté à la journée du 4 décembre, parce qu'évidemment c'est directement lié à nos questions

ACCUEILLIR L'AVENIR : UNE SINECURE ?

Une sinécure est à l'origine (Moyen Age) un bénéfice ecclésiastique accordé à un clerc pour lui permettre d'effectuer un travail de recherche sans avoir charge d'âme.

L'expression désigne plus tard un emploi qui n'implique aucun travail effectif. C'est donc un privilège : celui d'un emploi de tout repos – un travail sans travail.

Qu'est-ce qu'accueillir l'Avenir ?

Est-ce un travail de tout repos ?

Ou au contraire une lourde charge ?

Auquel cas nous pourrions dire :

« Accueillir l'Avenir : ce n'est pas une sinécure ! »

Enfin :

Quel rapport avec notre travail de psychistes, comme en parle Tosquelles, de ceux qui usent principalement du moyen de la parole pour prendre soin de l'autre ?

Notre travail pourrait-il consister à accueillir l'avenir et qui plus est, serait un travail sans travail ? Voire même un privilège ?

Notre travail : un privilège : celui de ne rien faire ?

Ce qui contraste « légèrement » avec l'impression quotidienne de fatigue, de lourdeur, de charge, celui d'un travail harassant et infini avec cette masse de travail qui semble croître inexorablement...

Accueillir l'Avenir : qu'est-ce à dire ?

Accueillir l'histoire, le passé, l'héritage (à reconnaître), passe encore mais ce qui nous tombe dessus, l'imprévisible, l'inattendu, la bonne ou la mauvaise nouvelle ? Celle qui arrive sans prévenir, sans crier gare ... ?

On entend parfois - cela résonne comme une accusation - : vous ne faites rien ... à quoi passez-vous donc votre temps ? Vous passez votre temps à jouer et à parler, c'est du travail ça ?

Ce dont on se défend aussitôt : à notre charge de trouver des preuves : il nous faut des preuves que nous faisons bien quelque chose : nous sommes comme tout le monde après tout, nous faisons un « vrai » travail... (sous-entendu : c'est pas de la rigolade...)

Pas facile...

Mais peut-être, qu'au fond, l'accusation est juste :

Et si, en effet, nous ne faisons rien ?

Et si notre privilège qui serait aussi notre devoir serait celui de ne rien faire, de travailler non pas en plein mais en creux.

Le travail d'un non travail.

L'accueil de l'inaccueillable.

Je reviens à l'avenir :

Qu'en est-il aujourd'hui de nos prévisions ?

Beau temps ou mauvais temps ?

Quel temps pour demain ?

Du temps, d'abord, on en manque !

Au secours, on en a plus ... qui nous en donnera ?

Parce que ça se donne le temps ?

(je cherche le maître, celui du temps : il va m'entendre !)

Mais encore :

Le bateau sombre... et nous sommes tous dedans...

Accroissement des demandes de soins, des listes d'attente, des urgences...

Diminution des moyens (à commencer par le temps...),

Augmentation exponentielle des tâches bureaucratiques...

Alors,

L'avenir ? ... de l'hôpital public
... de la protection de l'enfance ?

Pauvreté ou richesse ?
Chômage ou emploi ?
Ouverture ou fermeture ?

L'avenir ?
... des enfants qui vont mieux ?
Une collègue me confiait : « J'ai jamais vu ça en 35 ans de carrière ... »

L'HAS ? enfin de bonnes pratiques !
La mondialisation, la planète, le nucléaire ?
Un avenir enfin irradié !

Alors Docteur,... qu'est-ce qu'on fait ?
parce que là ... on n'en peut plus ? « ça ne va plus » mais alors plus du tout...
C'est burn-out assuré et abandon programmé !
L'abandon, c'est : chacun chez soi..., pour soi..., je laisse tomber... je quitte la scène ou
je me retire, me désimplique... adviennent que pourra
après moi, le déluge !

Abandon d'un côté ... : à la rue !
Ou alors : enfermement ... : aux cachots !

- Alors qu'est-ce qu'on fait ? Parce que là, on n'en peut plus ! ce n'est plus possible !
- Ah bon ? expliquez moi... Dîtes moi...
- Et bien, c'est-à-dire : que ... je me sens vraiment impuissant... et... je n'aime pas trop ça, moi, me sentir impuissant !
- Oui je vois... Ce n'est pas facile ! C'est peut-être dû au fait que l'impuissance est vécue comme un problème, dont nous souffrons, plutôt qu'un plaisir ou une force.

L'impuissance : n'est-ce pas le thème sous-jacent à notre journée qui se décline sous les formes de l'incassable, de l'ingérable, de l'insupportable, etc...

Je m'appuierai maintenant largement sur le chapitre « impuissance » du livre d'Adam Phillips intitulé « trois capacités négatives » pour développer le propos qui suit.

Nous n'imaginons pas en effet que notre développement personnel ou collectif soit un projet où nous voulons devenir toujours plus impuissants : Un projet de vie qui serait un projet d'élaboration et de perfectionnement de notre capacité d'impuissance...

Et pourtant : il y a peut-être là une forme de question qui pourrait tout à fait s'articuler à nos questions initiales.

Lorsque l'on dit : je n'en peux plus ! Je n'y arrive pas... cela peut nous faire penser au bébé.

Le bébé crie et son cri a une fonction d'appel, un appel du « sujet impuissant » à la personne qui s'occupe de lui.

Ce qui pousse l'autre à penser ce qui pourrait être bien et bon pour le sujet impuissant.

Et du même coup, à penser à la question de savoir si c'est bien ou bon de répondre au besoin ou comment y répondre, bref à développer ce que Bion appelle la capacité de rêverie maternelle, qui travaille, par l'entremise de ses rêves articulés à sa parole, à donner forme aux mouvements psychiques du bébé.

Le sujet impuissant est donc un *sujet qui a besoin d'aide* et qui n'existe comme *sujet* que d'avoir été entendu, reconnu comme *sujet à l'impuissance*.

C'est donc génial de se sentir impuissant comme un bébé...

Cela nous permet d'être secouru et donc : d'exister ! Pas d'existence sans secours !

Mais il faut le dire :

Nous n'aimons pas nous sentir impuissant

Et d'autre part :

Quand bien même nous pourrions la reconnaître, cette impuissance est rarement partagée.

Pourquoi ? et quelles sont les conséquences :

Pourquoi développons-nous une forme de répugnance à l'égard de ce qui est si originel en nous ?

Pourquoi la considérons-nous comme une forme de dévastation, de désolation persécutante, de souffrance ?

Pourquoi nous faut-il absolument la balayer, faire comme si elle n'existait pas fondamentalement, la dévier ? en courant après une apparente raison, une forme de puissance qui se manifeste à travers un formalisme protocolaire par exemple ?

Protocole procédure, oppression, abandon ne sont-elles pas des figures de lutte contre l'impuissance ?

Mais aussi

Passage à l'acte, dénigrement, cynisme, fatalisme...

Ce n'est pas simple de parler de l'impuissance...

D'aborder cela avec « gaité de cœur »...

« Prendre la véritable mesure de cette impuissance nous rend-il plus faible ?

Cela pourrait-il nous conduire au désespoir, au sentimentalisme... ?

Pourquoi y penser nous fait penser à la désolation plutôt qu'à l'inspiration ? »

Il semble que nous soyons éduqués à éprouver de l'amertume devant notre impuissance, à être effrayé par elle plutôt qu'intrigué.

Nous ne naissons pas impuissants :

Nous le devenons

Nous l'apprenons avec le temps

Au fur et à mesure que la vie avance, nous connaissons la mort, la maladie, la douleur...

Voilà l'avenir !

Ce qui vient, nous le savons, nous n'y pouvons rien, est cela même qui nous rend impuissant.

Le temps avançant fait de nous des êtres de plus en plus impuissants...

Personne ne dit des choses comme « avez-vous vu cet homme ? Avez-vous vu comme il est merveilleusement impuissant ? » ou « elle s'est occupée de tout ça avec une impuissance impressionnante... »

Beaucoup de choses dépendent clairement de notre façon de considérer l'impuissance.

Mais nous luttons contre elle

En faisant comme si nous étions capables, comme si tout était prévu.

Nous nous blindons contre les surprises qui perturberaient nos plans, imprévisibles de l'avenir.

Comment luttons-nous contre elle ? :

En déployant l'illusion de toute puissance (la croissance infinie du capital...)

Et ceci de deux façons : en la déniait et en l'affirmant

Le déni revient à croire en l'illusion de sa toute puissance.

C'est le langage de l'expert, le discours du maître, de celui qui détient le savoir : « je sais ce qui est bon pour vous » – « je sais (toujours) ce qu'il faut faire... »

Imaginez une mère, un père répondre ainsi de cette place-là à un bébé qui l'appelle...

L'affirmation ... c'est accepter l'impuissance pour mieux la contourner :

« on ne peut pas, voilà nos limites.... Ce n'est pas de l'ordre de nos compétences... »
« c'est donc à vous de vous en occuper » ...où l'on retrouve le problème des incasables, des ingérables ... (l'exclusion est ainsi argumentée : nous ne pouvons plus – nous sommes impuissants à le prendre en charge- c'est à d'autres de s'en occuper.)». C'est le langage de l'expropriation.

L'expertise et l'expropriation nourrissent toutes deux, l'illusion de la toute-puissance, nous protégeant de cette plongée au cœur de l'impuissance...

L'expertise et l'expropriation sont malheureusement pour nous de douteuses consolations.

On imagine, on se berce, on rêve que le problème est enfin réglé – éliminé alors même qu'en son fond il persiste voire même il amplifie et continue de nous tourmenter.

Alors nous pourrions finir par « haïr » notre impuissance qui nous fait nous mentir à nous-même et penser que cette chose même -notre dépendance à l'autre- qui nous fait, est cela même qui ruine notre vie...

« La catastrophe d'être un être humain

C'est d'être une créature irrémédiablement impuissante = càd = impuissante à faire quelque chose pour l'impuissance. »

Nous sommes impuissants par essence.

Ce qui rend nos vies impossibles.

Nos métiers : éduquer, soigner, gouverner étaient déjà impossibles

Voilà que nos vies sont maintenant impossibles.

Pourquoi donc s'étonner encore de ne pas y arriver...

Que ce n'est plus possible...

Mais enfin, à quoi cela peut bien nous mener de penser à tout cela, à partir de l'impuissance ?

Quel sens cela a-t-il de penser à nous comme à des êtres déformés par leur dépendance ?

Des êtres faibles et impuissants, aux vies impossibles ?

Réponse : à tisser le commun... à tisser le fond commun à partir duquel l'impossible se réalise... C'est ce commun qui est la condition même de la réalisation de l'impossible.

Car qui n'est pas faible ?

Je cite Michel Serres, du livre « éclaircissements » :

« La force n'est que la vantardise et le mensonge de ceux qui paient très cher leur publicité. Le gagnant, le puissant, le victorieux [...] paraît à notre sagesse un peu bestial. »

« De tous les règnes vivants, quel animal est aujourd'hui plus dangereux pour l'ensemble de ses semblables et le monde global que le mâle adulte qui « a réussi » comme on dit dans la vie compétitive ? L'autre sélectif, essentiel ? Le faible... »

« L'homme certes si divers qu'on croirait lire dans le seul genre humain la classification totale des vivants, est toujours et partout le même : blessé, douloureux, timide ; au total : assez bon si l'on va profond ; le plus souvent minable, menteur, vicieux, cruel par faiblesse ou manque ; arrogant et dominateur par erreur ; vantard, obéissant, et si nul ne l'écrase trop, courageux et fort, bête et brave, malheureux au total et statistiquement, généralement, globalement, essentiellement, ontologiquement, objectivement pitoyable. »

Nous voilà bien...

Impossibles, impuissants, pitoyables...

Qu'allons-nous faire de cela ? Que pouvons-nous faire ?

Rien : *il n'y a rien à faire*

Accueillir cela : ouvrir les bras – déposer les armes –

Travailler en creux

Je disais tout à l'heure : tisser un fond commun

Face à l'impuissance, nous désirons lutter contre elle par le maintien d'une illusion de toute puissance. Nous nous défendons : nous nous attaquons.

Qui a raison ? Qui a tort ?

Qui est le coupable ? Quel lourd procès va-t-on pouvoir attester ?

Que met-on en place pour qu'il n'y ait plus de « problèmes » dans nos services...

Nous savons, nous maîtrisons, nous gérons...

Ni expertise, ni expropriation

Ni déni, ni affirmation

Il nous reste : le partage

La faiblesse, l'impuissance : tout le monde connaît.

Nous avons tous été des bébés

Nous le sommes encore.

Nous ne résolvons pas le problème de l'âge adulte en éliminant en nous le bébé qui pleure, en voulant le faire taire à coups de « raisonnements ». Nous ne pouvons être adulte qu'à la condition de prendre soin de lui, de le soutenir en nous.

Il s'agit pour nous de supporter d'être encore des bébés, d'en être les supporters.

Ainsi le parent, mère ou père, répond au bébé :

« Oui moi aussi je suis fragile, et bien impuissant... impuissant à te combler aussi... à te satisfaire... mais... je peux être là avec toi ... je suis là même si je ne sais pas faire... nous pouvons partager cela... »

Il me semble que c'est à cette condition-là, celle de rejoindre l'autre en ce fond d'impuissance partagée, d'être aussi démuni sans faire semblant, car ce n'est pas une manœuvre, que c'est à partir de ce fond contactuel, basal, au plus proche, se rejoignant dans ce fond commun qu'est l'impuissance, que peut émerger une mise en forme de ce qui est traversé, de l'épreuve à traverser... à laquelle il est alors possible de donner forme ensemble.

« Les barrières qui s'élèvent entre chacun des moi isolés sont, en partie au moins, une conséquence de notre déni de notre impuissance originelle, qui est ce que nous avons à l'origine le plus en commun avec les autres, de sorte que la reconnaissance (partagée) de cette impuissance en commun rend toutes les barrières entre nous largement irréalistes ».¹

Nous pourrions donc penser à notre puissance comme à quelque chose qui nous soutient, le fond même qui nous tient, à partir de laquelle nous pouvons nous mettre en marche.

Ainsi, plutôt que de chercher à en venir à bout, nous mettre à soutenir ce fond basal.

Nous pouvons choisir de soutenir l'impuissance.

Ce qui nous incite à penser autrement notre travail.

¹ La citation est d'A. Phillips. J'ai ajouté à « la reconnaissance » le mot « partagée ». Une reconnaissance qui ne serait pas partagée serait une illusion. Elle tendrait à l'affirmation laquelle nous avons vu pouvait conduire à l'exclusion expropriative.

C'est donc à une forme de travail en creux que je vous invite.

En lien étroit avec ce que Bion a repris lui aussi de la phrase de KEATS en rapprochant dans son ouvrage « l'attention et l'interprétation » la croissance psychique de la capacité négative où il décrit et définit la croissance psychique comme un accroissement de la capacité négative, accroissement en creux de notre disponibilité d'accueil à l'à-venir, à ce qui vient : l'imprévisible, condition même de notre de-venir : Accueillir l'a venir pour devenir...

Reprenons la phrase de John KEATS en date du 22 décembre 1817 :

« La qualité qui concourt au déploiement de l'Homme, à son accomplissement, que SHAKESPEARE possède tout particulièrement, est celle qui rend un homme capable de vivre l'incertitude, les mystères, les doutes sans courir avec irritation après le fait et la raison »²

Laissons donc les vagues et l'agitation générale

Plongeons au fond...

Le fond seulement est le plus précieux, le plus fragile, le plus vivant.

C'est là que nous pouvons enfin nous rencontrer et c'est à partir de ce fond que nous allons pouvoir remonter.

Il nous faut donc oser plonger.

Sans cela nous courrons avec irritation

Nous nous débattons contre les vagues... ou nous sombrons (plonger n'est pas sombrer) ... ou nous luttons, ou nous abandonnons.

Plonger, c'est rendre possible la rencontre à partir de ce fond partagé : toucher le fond, y rencontrer quelqu'un et remonter avec lui.

En conclusion :

Accueillir l'Avenir : une sinécure ?

Oui si accueillir l'Avenir revient à partager ce fond commun de l'impuissance à partir de quoi l'on peut effectivement se mettre en forme suivant le mouvement de l'épreuve de la vie, en un sens qui ne peut être pré-établi, pré-vu, pré-déterminé.

² Traduction personnelle.

N'est-ce pas là notre travail dont l'obligation minimale consiste à ne pas nuire, celle de ne pas sombrer dans l'organisation paranoïaque, défensive-attaquante

Un travail sans travail ?

Une cure sans cure ?

Comment faire pour déposer les armes sans baisser les bras ?

Comment faire pour ne pas nous fatiguer à travailler contre nous-mêmes et contre l'autre ?

Ensuite, je réponds aussi avec correspondance phillipsoschottienne... le métissage et le pontage sont à l'œuvre, histoire de situer l'impuissance, telle que je la « sens » !

Je me demande si les trois capacités négatives ne pourraient pas se rapprocher de la triade pulsionnelle en jeu, base, fondement, origine.

Il me semble que nous pouvons les rapprocher des modalités pulsionnelles, de leurs actualisations, ce qui donneraient : Les capacités négatives pulsionnelles

L'impuissance me semble toucher à ce fond commun contactuel. Le monde de l'humeur, cette base, support à partir de laquelle la marche devient possible. Pour reprendre Schotte : dans la vie, comme en psychiatrie, tout commence toujours par l'impuissance... et y retourne inévitablement si l'on considère que notre travail pulsionnel nous conduit à accroître notre capacité d'accueil, condition de notre devenir... la crainte de l'effondrement me semble bien en rapport avec ce registre : s'effondrer, c'est chuter sans fin. Sans ce fond d'impuissance partagée, ne chutons nous pas ? L'impuissance serait-elle un signe de l'humeur ? Comment se situe le toxicomane par rapport à l'impuissance ? il se troue ? il sombre dans le trou... par qui est-il rejoint dans le trou ? le joint pour jointer le trou... impuissant à être comblé... supporter d'en passer par l'effondrement... l'appel.

Etre perdu me semble du registre paroxsymo-sexuel, des fondements : les allusions référencées à l'Œdipe dans le livre de Phillips l'indiquent. Le rapport à l'objet et donc au sujet y est très souvent évoqué. Celui du désir également dont l'orientation change entre l'enfance et l'adulte. Ce qui nous fait dire qu'en matière d'impuissance, on a affaire à un pré-sujet. Que l'impuissance ne peut être décrite comme un objet de discours, comme

peut l'être plus facilement le fait d'être perdu, puisqu'elle appartient de ce monde sans objet, en deçà de la catégorie de l'objet et du sujet.

Etre perdu semble aussi en interaction dialectique avec être trouvé. Cette tension entre perdre et trouver est à creuser : jouissance de la trouvaille, béatitude de la perte... réjouissance des retrouvailles...

L'embarras me semble toucher à l'origine, celle du registre moïque. J'y pense à l'occasion de la matrice à neuf cases de Lacan. Mais aussi et surtout de l'embarras qu'on peut être pour soi, et pour l'autre. Cet embarras de l'existence avec laquelle on ne sait pas trop quoi faire et dont le psychotique, dans son malheur, témoigne admirablement. Heureuse incertitude de l'embarras... l'embarras donne naissance, conçoit. L'incertitude ouvre la porte au passage : c'est : peut-être, toujours, jamais sûr...

Autre conclusion, en lien avec la journée et nos échanges :

Peut-on changer de paradigme social ? À savoir : celui de s'organiser socialement à partir de ceux qui ont le plus de besoins ?

Autrement dit : peut-on s'organiser à partir de l'impuissance, travailler à partir d'elle, s'instituer à partir de la faiblesse ? N'est-ce pas là notre seule source d'inventivité ?

Ce ci de façon à ne pas rester sclérosé, pris par une organisation qui travaille à partir de ce que nous savons faire ...

« Ça, je ne sais pas faire, donc : j'y suis ! »

On change de perspective : demain, on travaille à partir non de ce que l'on sait faire mais à partir de nos incompétences, à partir des difficultés cliniques rencontrées, à partir de ceux qui sont le plus en difficulté...

De la clinique seule –de notre attitude au chevet- dépend une organisation vivante de nos vies ...

Je renomme nos lettres : « à partir de l'impuissance... »

Damon alban (every day robots)

Quand je me sens triste, je me mets à chanter sur un accord mélancolique. Il se passe quelque chose de presque chimique : cette mélancolie devient une émotion qui ressemble à de la tristesse, mais qui est aussi élévatrice, presque grisante. Inrock 12/2014

Il se trouve que sa musique accompagne un bon nombre de mes venues au CMP. Comme transporté par cette musique, je trouve force et désir d'aller en aide. Je sais que ce que je vais entendre sera terrible et à la fois comme grisante. La musique c'est du pathique à forte dose si on l'accueille comme telle, une gymnastique bien rodé, indispensable à mes transferts (sic) entre services, une palette que je peux jouer par procuration. Et tout ceci n'est que de l'air qui vibre.

Cet album est celui qu'un bon nombre de nos habitants sur terre écoute, plébiscité par toutes les critiques, son succès tient je pense à cette capacité certes négatives et profonde dans les sens où tu en parles, le grand plongeon, et le grand saut. Avec la musique, un peu de jouissance auditive tandis que nous respectons le silence. Impuissant à trouver des mots, nous tenons, à en écouter d'autres, aidés par la mélodie si possible. Entre les notes et les mots, nos pensées et rêves. Même constat avec James Blake, celui qui pour moi fait du silence une mélodie. Ça force à une écoute, intime. Il nous laisse jouer les notes entre.

Je pense aussi au jeu. A quoi jouons nous si tant est que nous jouons encore ? On est tous des bébés et le jeu qui définit ces êtres embryonnaires tombe à l'âge adulte. Tu parles de sclérose en effet. Rejouer comme un bébé, non. Jouer avec ce que nous sommes, et si nous ne sommes pas, les problèmes commencent. Nous jouons à nous écrire des lettres des mots des phrases des concepts. D'autres jouent à la PlayStation, aie. Sans jeu, l'impuissance perd sa capacité et sédimente dans le sens souvent emprunté dans le langage commun.

Et notre rapport au vide. Toujours dans les suites libres de ce que tu dis. Les suites sont peut-être infondées, elles ont toutefois la qualité d'être libre dans le jeu auquel nous nous prêtons.

Une randonnée type canyoning, j'ai la frousse, qui ne l'a pas ? Un saut de dix mètres s'annonce si tu le veux. Un précipice autant dire. Le type dit saute là en pointant du doigt genre le centimètre carré où il faut sauter. Et plie les jambes, ce n'est pas profond. Le saut, et un vide qui m'enveloppe pas si désagréable. J'ai appris là-dessus. Mes jambes n'ont pas été folles, le plaisir y était, je m'en suis surpris.

Je me pose la question soudaine de la fonction des sauts traditionnels en Afrique. Il est dit je crois par Oury que la mélancolie n'existe pas en Afrique. Les africains n'ont peut-être pas la nécessité d'écouter Damon Albarn alors. La famine, la chaleur, le manque d'eau ... Sont plus propices à développer ce que sont les capacités négatives. Et la palabre les sauve aussi.

La slackline, où comment se laisser entourer par le vide de cet entre deux montagnes. Une mode pour sûr, une tendance c'est certain. C'est cette marge que tu entends analyser. D'où vient ce phénomène, à la fois dérisoire et si passionnant. J'en ai même vu dormir dans des hamacs dans cette entre-deux vies pourrait-on dire.

La transposition de nos impuissances sur une confrontation au vide. Je me rappelle la frousse quand lors de mon EVG je pensais devoir sauter au nom du désir de mes potes de le faire. Il ne s'agissait fort heureusement que d'une balade en avion vers mes terres d'origine. Bien vu les potes, j'en connais un autre pris dans cette épreuve mal vivre la chose.

Le vide s'éprouve dans ces jeux de trampoline interminable des enfants, entre ciel et terre, une élévation de soi jouissive.

Le vide c'est aussi l'action de la gravité. Quelle belle impuissance originelle, nous restons scotchés au sol, à un plan. Le bébé l'éprouve, se cogne, tombe. A son niveau, c'est une préoccupation de taille. Je dois maîtriser ce corps et le vide qui m'entoure pour aller chercher, rencontrer ... Il doit y rester des traces de cette frustration. Un paraplégique doit en savoir un rayon. Nous imaginons que notre âme au final s'élève, le corps restant irrémédiablement au sol et dedans.

Des rêves où nous nous précipitons dans le vide, le vertige de l'endormissement enfouissement dans l'ailleurs. Notre désir inconscient inaccessible et j'en passe et des meilleurs.

Le travail du cadre qui borne nos actions invisibles.

Jordan qui décolle du parquet pour un survol de la raquette nous hallucine. Et cette image nous chérissons à la regarder comme se présentant un infini. Quand va-t-il retomber ? Comment fait-il ? I want to be like mike, clament les jeunes.

La technique inégalable d'un bubka ou lavillenie, franchir six mètres avec un bâton à la main.

Le rêve spationaute.

Tout l'imaginaire de l'aviation, vol de nuit de st ex'.

Je ne sais pas si le parallèle est opportun, l'impuissance me parle du vide et donne envie de mieux l'appréhender.

L'impuissance serait-elle ce qui résiste, s'oppose à ce qui fait rencontre avec la folie ? Oui et il faudrait bien sûr que non.

En tant que psychiatre-psychothérapeute,

On se sent impuissant en premier lieu vis-à-vis du patient,

Sauf si on est prétentieux.

Puis on pense à se rencontrer.

La rencontre se fait ou pas.

Et donne la place au transfert et au contre-transfert.

On s'accorde à ce jeu relationnel.

L'impuissance première devient objet de rencontre, sans le piège de celui qui sait ou ne sait pas quoi faire instantanément.

Et on est parti pour une belle aventure psychothérapique avec cette chose préalable et originaire qui est l'impuissance en tant que capacité négative.

Ce qui est originaire ne me semble pas à être négligé. Ça serait à développer.

Ca n'est pas : qu'est-ce que je ne peux pas faire pour vous ?

Plutôt : comment Ça ne va pas ? Et qu'est-ce que nous allons imaginer pour que ça aille ?

De quoi vous sentait vous incapable ? Rejoignant en quelque sorte le qu'est-ce que je fous là d'Oury.

On est loin là de porter un diagnostic. Je trouve que ce serait dommage de réduire ces premiers temps à une étiquette qui évitera d'échanger sur ce qui fait impuissance. Et puis, le diagnostic est une démarche relationnelle, sans relation bon dieu que vaut le diagnostic !

Il me semble devoir apprendre des réflexes à ne pas reproduire, alors que nous souhaitons nous lier de manière sécurisée. Laisser l'impuissance j'ai envie de dire, c'est elle qui vous liera au mieux. Garantie-t-elle la relation durable ? Elle me semble tout au moins équitable dans le sens écologique du terme...ne pas nuire dirais-tu.

Imaginons le début d'une thérapie à ce point polluante : écoutez, vous êtes entre de bonnes mains, je vais vous sortir de là, et plus rapidement que vous ne le pensez...c'est à gerber de toute-puissance, déniait le caractère premier de la rencontre. Au patient de travailler sur les défenses de son thérapeute.

Un peu plus tard, en janvier...

La naïveté, cela s'apprend !

J'ai souvent plus jeune était qualifié de naïf. C'était une tare. Je pouvais me faire avoir. Je fais confiance... c'est grave docteur ?

Il semblerait qu'aujourd'hui l'éducation nous tourne vers la paranoïa. C'est très bien d'être méfiant... ça s'apprend la paranoïa ? Non c'est l'état de base...

Et l'impuissance cela s'apprend ? Non et oui. Non parce que c'est déjà là mais oui dans le sens de la reconnaître et d'en prendre soin... quand je ne sais pas, que je suis perdu maintenant, je dis : continuons, nous sommes dans la bonne voie !

La naïveté, est le fruit d'un apprentissage, celui qui nous permet de rester surpris, étonné. Je lisais aussi : l'irrégularité est considérée comme pathologique alors que la pathologie nous montre bien le contraire : rien de plus régulier et monotone qu'un être malade... l'irrégularité, les variations, être perdu et impuissant, cela semble bien participer de l'auto-mouvement de la vie en nous... à surfer !

Le surf : redessine la vague que l'on surfe... qui nous fait surfer...

« La naïveté n'est donc possible à l'homme que par le détour d'un apprentissage, celui de se déconditionner des habitudes prises », (Schotte), des faux-semblants.

Ces faux – semblants qui disent la vérité. Mon cul.

Alix est là au cœur de cette question... il est faussaire pour faire émerger la vérité... bien mal portant est celui qui se prend les pieds dans le tapis de sa contre vérité (la sienne contre celle d'Alix)... bien mal portant celui qui prend au pied de la lettre et qui tient pour vrai ce qu'il demande à faire jouer... faire jouer les semblants, et dans leur tremblements scintille en disparaissant ce quelque chose de vrai qui passe entre nous...

Comment ça ne va pas ? Quelle belle question.

Je poursuis : comment ça ne passe pas ? ou dites-moi ce qui ne passe pas ?

Travail passionnant du passage. Ce qui doit se passer entre nous pour pouvoir passer à autre chose, que ça continue de passer... ça y est c'est passé. je respire à nouveau... toute la pathologie humaine est là, ce qui nous rend malade est ce qui ne passe pas.

Je redisais, convaincu à l'interne, ce qui me semblait résonner avec tes mots :

Saisir l'occasion du problème qui ne se résout qu'en se dépassant. Chaque situation problématique posée par un patient est une occasion de nous transformer et l'un et l'autre.

Une chance à saisir.

Un moyen thérapeutique.

A regarder les choses comme ceci on se rend compte qu'une énorme quantité de travail fourni est tout à fait pathologisante. On rate l'occasion d'un passage. On enferme et on se raidit. On bloque. On arrête. « Faut arrêter... » Dit-on souvent en colère ... continuons, c'est un appel nécessaire.

Alors visons-nous le changement ou la transformation ?

Remarquons ce que cela nous fait ' oh tu as changé ' et ' oh, tu es transformé' ...

Transformons notre métier : du surf sur la vague de l'impuissance.

Le temps passe justement, ils nous passent dessus et à travers nos psyché, le temps porte ces choses transférentielles qui nous ouvre plutôt que nous raidir, nous recroqueviller, nous scléroser. Et que nous puissions peut-être rire de tout, nous décaler de tout, que ce pas de cote ne soit celui de l'impossible.

Alors travailler le négatif, parler du négatif, échanger dessus ... puisque nous sommes ceux qui travaillons sur la souffrance psychique. Certains se découvrent l'obligation d'y réfléchir lors de la décompensation de leur belle-fille. Saisissons cette occasion, mais c'est un art qui s'apprend, s'appréhende. Nous plongeons dans le positif, certainement plus aujourd'hui.

Adieu les temps de guerre, la famine, les épidémies. Bonjour les RTT que je n'arrive pas à poser, l'appli que je n'arrive pas à télécharger, la veste que je n'ai pas pu acheter soldée. Nos embarras n'engagent plus nos existences, est-ce là la différence ? Quoiqu'on entende " sans mon smartphone i am gonna die " est ce sérieux cynique ridicule. Quelques-uns s'en font une maladie.

De toute manière, chercherons-nous à nous rendre impuissant de quelque chose histoire de pouvoir vivre ?

Cette femme aux urgences.

Tout d'abord en préalable, ma collègue infirmière me décrit ce que j'entends comme une litanie de plaintes ou de malheurs de femme battue, soudainement seule, avec ces trois enfants. Elle est déprimée parait-il, je peux comprendre. S'agit-il d'une urgence ? Certainement pas je pense, faut pas déconner l'histoire ne vient pas de se faire.

La rencontre a lieu, un peu malgré nous, au fond des urgences, ce lieu hautement convivial et tellement représentatif des sales situations accueillies.

Je rencontre l'autre, je l'écoute, j'oriente, je rassure, je prescris, je souris, j'émet des hypothèses, je redonne rendez-vous, je joins l'infirmière, je rencontre son éducateur, je convoque l'équipe d'addictologie.

Ce n'est pas ce que je fais.

Cela me parait beaucoup pour quelqu'un d'aussi vide. J'ose dire d'aussi masochiste en regard de 10 ans de violences conjugales (ces deux mots me paraissent propre ce jour).

J'entends tes mots sur les règles de la clef des songes, des heurts de ta nouvelle collègue, du peu de compréhension des sales comportements des gamins, de leur propreté, de leur merde à eux comme on s'est dit.

Alors a-t-elle eu réellement l'occasion de parler des tartes sur la gueule qu'elle a prise ? De l'effet de deux os s'entrechoquer ? De l'impact sur sa chair ? De la douleur ? De comment elle se sentait après ? De comment elle provoquait autant de haine ? De comment elle s'en défendait ? De comment elle ne pensait pas se casser à la première seconde où cela arrivait ? Il y a une grosse dose de tabou dans ces questions.

Ne remue pas le couteau dans la plaie. Au contraire, il faut lutter comme tu dis contre ces premières perceptions empêchant le travail du négatif. Négatives toi je me dis !

C'est dur d'en parler. Elle me dit que ce sont des violences sur son fils qui provoque la séparation d'avec son bourreau. Ce ne sont pas les violences vers elle mais celles projetées sur son fils qui fait décision. Elle assume grosso modo, c'est beau et force le respect. Contre l'a-priori d'une femme faible bien sûr. On parle de coups sur un enfant, il faut résister. Silence.

Silence et regardons le résultat. Elle et ses trois enfants dans un foyer miteux pour femme de son calibre. Il est des plans plus rêveurs. Je pense dans la lignée de ce que nous travaillons sur l'impuissance qu'il faille le dire que cet endroit n'est pas à la hauteur de ce qu'une femme en manque d'estime d'elle-même demande. Oui, me dit-elle et d'ailleurs elle partage la maison avec une femme et son enfant de 6 mois. La trajectoire est semblable. C'est elle 10 ans auparavant. Elle y a cru davantage, elle avait plus de résilience dirait-on chez Cyrulnik, sauf que cela n'amène à rien.

Ce week-end elle sortira chez des amis, se changer d'air. Cool je pense jusqu'à ce que je réalise que la fin de semaine sera essentiellement guidée par un désir physique sexuel avec un des fantômes d'internet. Et elle ira avec les enfants, pas le choix, les educ' ne sont pas là pour rendre possible de nouvelles rencontres. Et pourtant je pense. A-t-elle besoin de se négliger, de se vautrer, de tenter l'impossible puisque rien n'est à perdre ? Silence. Cela parle tellement d'elle, elle en a conscience.

Que puis-je faire ? Elle demande un peu de traitement, celui qui l'avait apaisé deux ans auparavant. Allons-y, un peu de cette merde de psychotrope rendra ce travail du négatif plus aisé à vivre. L'ordonnance est cette fois propre, son nom, son prénom, la date, le nom des molécules, mon nom et ma signature. Un petit mot pour le médecin généraliste genre j'ai mis un traitement et réévaluez pour qu'elle soit dans le meilleur état d'esprit.

L'angoisse fait penser à l'envers, l'anxiolyse a tout de même ses vertus. Deux papiers redonnés en main propre, un premier échange, un premier service concret. Silence.

Et je me rappelle que sa dernière n'était pas voulue. Elle s'appelle Mathilde, un comble pour moi. Et ça me branche.

De quoi cette Mathilde est-elle issue ?

Il me prend de lui demander si son concubin l'abusait sexuellement. Apparemment oui.

Le silence encore. J'en ai marre de regarder mes baskets, de chercher de quoi me rattacher. Il faut dire ce qui est, personne ne réclame ce genre de conversations. Notre humanité va à l'encontre. À l'encontre des interdits surtout lorsqu'ils sont bravés.

Et ce n'est pas comme dégouté que je ressors. Elle non plus. Elle repart avec de l'allant semble-t-il ?

Je n'ai pas parlé droit des femmes.

Je ne l'ai pas encouragé.

Je ne l'ai pas motivé à voir une psychologue.

Je ne l'ai pas fait parler de ses trois petits enfants adorés chéris qu'elle aime de tout son être.

Je ne lui ai pas demandé ce qu'elle voulait faire dans sa vie.

etc

Elle a une vie de merde.

Elle veut apparemment en parler.

Elle veut moins ruminer.

Elle parle des difficultés avec ses gosses, qu'elle n'a pas tous désiré.

Elle veut continuer de baiser.

Elle assume ses erreurs passées, aussi grossières qu'elles soient.

Elle peut parler de tout ça, en étant hyper maquillé et en portant une mini-jupe.

Elle n'aime pas le lieu où elle est accueillie.

Elle ne veut pas être hospitalisée.

Elle n'est pas suicidaire.

Elle ne voudra peut-être pas me revoir.

Il ne faut pas lui poser trop de questions.

Je ne suis pas arrivé franchement à décrire l'exercice difficile de ne parler que de ce qui ne va pas. Ce qui est négatif ne la négative pas.

L'idée est d'entendre au combien la vie peut être merdique et qu'elle est choisie comme telle.

Mais où tout cela nous mène ? On plonge Tonio dans les bas-fonds.

Cette problématique des femmes battues accapare mon attention, et sur cette situation précédemment décrite, le travail du négatif se poursuit.

Elle quitte le foyer.

Elle le quitte pour retrouver un nouvel homme.

Certes peu d'arrière-plan (cul) existe.

Cette relation a le don d'exister.

Et cela lui donne de la force.

La force de contrer cette dépression diagnostiquée.

Suite logique d'une rupture annoncée.

"Mais qu'est-ce qu'elles foutent bon dieu pour se retrouver des mecs comme ça n'importe comment ?" une inf..

La logique et le bon sens n'est pas forcément là où on l'attend.

C'est vivant, et très flippant, de se retrouver un Jules.

Quand on est maso, on attend quoi de la vie.

Qu'elle nous claque dans les doigts,

Qu'elle nous défonce,

Que les malheurs se succèdent,

Qu'on en chie quoi.

"Où est le plaisir ? " pourrait-on entendre

Justement, le plaisir se trouve dans le déplaisir qui se retourne vers soi,

La jouissance fait ses tours de passe passe.

Ce corps malmené à l'interface de ces ambiguïtés.

Je pense donc je suis.

Je me mutile donc je vais bien.

Je cherche à être possédée, à ne plus m'appartenir,

Quitte à ce que mon corps en pâtisse.

Est-ce de l'impuissance ?

Non, c'est du masochisme originaire, primaire secondaire tertiaire comme tu veux.

Cela projette en nous de l'impuissance,

C'est différent.
Cette femme ne l'est pas, impuissante.
On préférerait qu'elle le soit
Impuissante.
Parce que nous y reconnaissons des potentialités constructives.

Elle part.
Doit-on lui donner le traitement prescrit ?
L'éduc' m'appelle et pose cette question.
Pas si commun là.
Elle repart avec ses traitements.
et ce coup de fil vaut de m'interpeler.
Que faire ?
Je suis sensé " aller vers ", j'y suis allé, et la patiente est allé vers
autre chose.
Mince, j'ai l'air con avec mon équipe d'interface.
Reste que je peux l'appeler, soumettre l'autre à ce qu'elle a entrepris voilà 2 semaines.
Je ne l'ai pas mais j'ai son médecin généraliste.
On discute, on se comprend malgré toute l'ambivalence de la situation.
Je soigne son médecin traitant là.
Ça tient par quelques artifices.

" Et à quoi ça sert si tu ne l'as pas revu, qu'elle est avec un mec pire que le précédent,
que les gamins risquent un placement ? "

Que dire.
Ça sert à dire les choses dans son aspect le plus réel possible.
de maintenir du possible.
de ne pas céder aux à-priori "battus un jour battus toujours".
Peut-être se serait-elle suicider ?
Dois-je anxiolyser cet état ? Dois-je la maintenir dans ce marasme ?
Peut-être bien que les enfants seraient mieux placés ?
Maintien en tension de ces questionnements.
Questions laissées sans réponse pour que justement elles le restent.

Cela révèle aussi toute son humanité.
Une humanité négative en soi.
Ah oui, Ça ne va pas de soi.

Une histoire semblable.

Cette femme belle un jour, moche un autre... aimable et détestable...

Je lutte contre l'idée selon laquelle on devrait absolument faire quelque chose. Ça ne se joue pas comme ça. J'entends bien qu'il faut signaler... et penser que le placement serait mieux pour les enfants... mais comment ça se cause ces choses-là ? Est ce qu'on est sûr ne pas positiver là ? Pour se protéger, se défendre de cette rencontre avec notre propre tendance morbide, négative, destructrice : vouloir que le monde soit beau, merveilleux, vouloir que les enfants ne souffrent pas, vouloir faire le bien... c'est éviter de rejoindre l'autre, d'accuser le coup de ce qu'il nous confie, de sa blessure à accueillir. On pourrait croire que la cruauté n'appartient qu'à l'autre et on lui en veut de la provoquer en nous... c'est l'autre qui nous fait être cruel, c'est lui qui est cruel... mais cette cruauté est la nôtre, la misère humaine celle qui nous fait être homme...

Il faut bien accuser le coup d'abord, pour ensuite se mettre à parler, à s'expliquer, supportant ensemble l'embarras qu'est la vie, les questions qui demeurent...

Ce qui fait qu'on ne peut pas faire autrement que de rester à se pouiller... les enfants au cœur, assistants médusés, terrorisés à la danse macabre des adultes en chute libre... futurs toxicomanes ?

Alors je lui dis fermement : il n'y a pas de sacrifice. Les enfants n'ont pas à être sacrifiés. Je pensais : sur l'autel de leur propre destruction.

Seul l'autre sauve. Ce vers quoi l'on tend.

Les parents sont d'accord sur leur désaccord, qu'ils ne souhaitent pas à leurs enfants de vivre cette vie qu'ils leur font vivre... que bien sûr Me pourrait se tuer, quand Mr n'en aura rien à foutre mais ils ne veulent pas ça pour les enfants, ce n'est pas vivable... ce qu'on peut faire ? la question est suspendue... quelle responsabilité est-elle à exercer ?

Me avait dit que si les enfants étaient placés, alors elle se tuerait. Je n'ai pas contre dit. Je ne me suis pas défendu. Je n'ai pas dit que ce n'est pas bien de faire ça. J'y suis allé. D'accord. Vous pouvez vous tuer. Il n'y a plus d'impossible ou plutôt d'impensable.

Je ne veux pas pour l'autre son bien, je ne veux pas son mal non plus. Nous cultivons le non-vouloir. Mais aussi vouloir qu'il aille bien comme vouloir qu'il aille mal. Nous ne choisissons pas pour l'autre.

Ne pas vouloir, c'est s'en ouvrir aux possibilités de destruction comme de construction. S'ouvre la possibilité d'un choix, ainsi tombe la lutte.

Il est fort possible qu'en notre for intérieur se dialectise cette double tendance d'un vouloir le bien et d'un vouloir le mal. Qu'à ne vouloir voir que la tendance au bien, nous donnons libre cours à cette tendance au mal... qui prend d'ailleurs le masque du bien... qu'à pouvoir regarder les deux réalités comme conditions mêmes de notre humanité,

nous nous ouvrons à une forme de dialectique équilibrant les forces en présence, et peut être plus encore, à cette possibilité de ne pas vouloir pour l'autre, afin qu'il puisse lui, se saisir de sa vie, à travers nous.

Nous pensons que c'est à l'autre de changer quand nous avons à nous transformer, à nous laisser transformer par la rencontre avec l'autre inconnu, inconnaissable, insaisissable... le travail : il nous revient toujours de le faire. Comme dit l'autre : il n'y a de résistance que de l'analyste.

Accuser le coup du symptôme et y répondre du point d'à côté.

Pour ne pas renvoyer en miroir d'un déni l'autre.

Du point d'à côté, supportant l'angoisse de l'embarras, tenter d'assurer de sa présence, au cœur de la blessure humaine.

Je te bassine avec les violences conjugales.

Hier soir, je regarde L'emprise.

Puisque tout le monde l'a vu.

On dit que c'est bien (!),

Que c'est émouvant (beurk),

Que cela permet de comprendre ce que vivent ces femmes (! beurk gloups)

Rien d'étonnant.

De la bagarre pendant 1hr30.

Des émotions, des enfants qui pleurent,

Evidemment.

Le film déroule,

C'est particulièrement dur de soutenir une réflexion sur le sujet pendant.

Et après également.

La nuit est mauvaise des horreurs vus.

On vit un petit peu de ce que vivent ces femmes.

Elles sont nos semblables certes, on s'identifie certes, on pleure avec certes.

L'incompréhension seulement règne, elle plane au-dessus du film.

Comme un vautour nécrophage.

Une problématique m'anime.

La violence tait ce qui peut se penser.

La montrer a rigoureusement le même effet.

On partage de l'impuissance avec l'héroïne.

Il ne s'agit pourtant peut-être pas de cela.

Au commencement on se pose la question.

Puis l'aveuglement se diffuse.

On ne voit plus que la dépendance de l'héroïne.

On perce un tabou.

On dresse des constats.

Et comme le dit l'avocat général dans son allocution finale,

On ne fait rien.

Personne ne bouge.

Malgré les au-secours.

Une forme d'impuissance

Cherche en vain à se positiver.
Il faudrait faire quelque chose,
Les retenir,
Les interner,
Qu'il y ait une loi qui,
des lieux où,
des gens qui,
de quoi y répondre quoi.

Oui, et la personne elle-même
de qui on parle,
depuis quelle histoire,
dans quel compromis vis-à-vis des enfants,
pour quelle situation financière.

De la difficulté à approcher de la personne,
en exil avec elle-même,
annihilant le rapport d'altérité existant avec l'autre.
Comment s'y brancher si elle est déjà emprise ?

C'est un travail impossible,
Quoique nous fassions,
Rien n'y fait.

Ne faisons pas.
Négativons
Tout au moins.
(pas au plus)

Tout cela interroge le cadre.
Est-ce un cadre négatif,
Comme le négatif des photos
l'image inversée renvoyé par le miroir,
l'envers du décor,
les coulisses, l'arrière-plan, les backstage,
une courbe négative en abscisse / ordonnée,
un corps étranger,
ce que nous ne voyons pas,
ce que nous ne pensons pas,
ce que nous ne ressentons pas,

ce qui est inconscient,
ce qui est refoulé,
déplacé,
enkysté,
délié

....

???

C'est là mais est-ce seulement une matière psychique
ou du vide non appréhendable, non saisissable ?
Est-ce à voir avec le désir inconscient inaccessible directement ?
Une lacune de ce qui n'est pas arrivée comme on dit des carences affectives ?

Nous observons que cela n'empêche pas la relation,
que cela la simplifie au ras de ce qu'est la personne en face,
sans fioritures, simagrées, spectacles des deux côtés.

Je te raconte une fable précaire.

Une éducatrice dit à un usager du foyer d'urgence :

"Vous êtes une merde "

L'infirmière l'entend et me le transmet.

On parle d'un type qui s'alcoolise comme un trou.

On croit peut-être qu'en flattant les déboires de monsieur,
il lâcherait tel le corbeau son fromage mais ici son verre.

Il est véritablement à mon sens question de narcissisme.

Les accompagnants manifestent sûrement un peu de leur désarroi à voir choir cet être qu'on ne qualifierait plus d'humain tellement il va loin dans la débauche. Donc "vous êtes une merde ". C'est dur à entendre. J'appelle le directeur du foyer pour éviter le mano a mano entre l'infirmière et l'éducatrice. Je dis en exprimant comprendre qu'on puisse penser cela mais qu'il ne faudrait pas lâcher sur le plan du vocabulaire. Pour autant, lorsque l'infirmière me décrit qu'elle ne pourra pas travailler dans ce cadre-là très longtemps, je lui rétorque qu'il y a quelque chose à entendre. D'ailleurs je pense qu'elle a relayé et donc fait la promotion de ce qu'on peut penser de l'homme en question. Finalement, très rapidement, un certain nombre de personnes est au courant qu'on peut penser qu'il est une merde. Personne ne contredit, on se doit juste de rectifier la sémantique. En rien, ces propos doivent nous stopper. C'est un début, un nouveau commencement comme dit furto à partir de c'est une merde. On pense prendre conscience de son existence suffisamment pour ne pas marcher dessus tout en travaillant à s'abstraire de la vision immonde que cela procure alors que c'est un déchet bien à nous. "Vous êtes une merde". Comment se fait-il que vous en êtes là ? Comment on en arrive là ? Que s'est-il bien passé (sous-entendu vous n'êtes pas né ainsi) ? Quel courage et abnégation à se dépouiller ainsi tous les jours, pas un jour de répit ? Vous voulez véritablement ne plus exister ou vous détruire ou quoi ? La merde commence à avoir ses titres de noblesse, elle parle de l'autre. Ah oui, il faudrait se penser unique comme un joyau découvert au fond d'une grotte en Afrique, un diamant si pure que son prix est inestimable.

Le 13 mars,

Je n'avais pas encore lu ton mot du 24 février et je pensais commencer d'écrire par :

Je suis une merde.

Donc je commence, heureux de la coïncidence de nos rapports épistolaire de l'inconscient qui parle.

Je suis une merde.

Probablement un déchet. Je n'arrive à rien. Je ne fais rien que de la merde. Tout le monde m'en veut. Je pousse un peu le trait : on veut me foutre aux ordures. Se débarrasser de moi. Je n'y arrive pas. ... je ne fais pas bien, je fais mal. Je fais : ça pue.

...

Histoire de killer. Pas facile à porter comme prénom. En plus il y âne... bête et folle. Ça donne : Koogan. Et il me tue. Moi, et les autres, à coups de pistolets pointés, d'injures permanentes jetées, de cailloux... faire en sorte de se faire supprimer. Il nous désarme. Notre désarmement est un armement contre lui. Bientôt nous levons le bras pour en finir avec lui... tourments du contre transfert sauvage.

...

Histoire d'équipe : plus rien ne va. Tout part à volo. D'ailleurs ce n'est pas clair... et puis il y a des préférences... le médecin... pas clair, pas stable, la direction elle est où la direction ?

L'ancien médecin et le nouveau : l'ancien confie au nouveau ce matin : c'est important de prendre soin des adultes... c'est une confiance avertissement reproche. Elle désire acheter des chaises pour les adultes, pour la salle de réunion. Je lui dis que si elle a de l'argent, on en a besoin pour le hall, pour accueillir les enfants, de petites chaises à leur hauteur et de poufs et de coussins ; aujourd'hui on fonctionne avec des canapés de récup des uns et des autres. Non me dit-elle : c'est pour les chaises... et après cette petite phrase : prendre soin des adultes.

Kilian killer veut se faire crever... désespoir abyssal... prisonnier de sa volonté qui ne s'arrête pas de vouloir, pris entre l'abandon et le meurtre...

...

Ce qui importe donc : soigner les adultes ?

Je déteste le paternalisme du genre : J'endorms les consciences à coups de projections : coups de projecteurs sur le méchant gamin, parent, etc... je repense qu'en pleine crise d'un gamin, l'ancien médecin avait appelé les parents pour qu'ils viennent le chercher : reprenez votre merde et nous faites pas chiez ! et là tout le monde est content, s'inclinant devant médecin protecteur et sauveur d'avoir évacué l'emmerdeur, et la paix des ménages est restaurée et tout reste bien propre et organisé dans les armoires et les vitres ne cassent plus et on ne se fait plus insulter...

C'est vrai qu'aujourd'hui, on se la tartine la merde, on y va au cœur, plongé dans le monde de l'horreur et du désespoir...

Alors hier, réunion foutraque et déclamations réclamantes : la merde ça devrait pas exister, c'est qu'y en a qui nous en mette dessus, qui en font exprès ... mais c'est la faute à personne hein... mais quand même, faut le dire, hein, parce que moi j'ai le courage de le dire... y en a qui nous mette dans la merde... et que c'est à cause d'eux qu'on est mal fichu comme ça...

Non je ne prends pas soin des adultes. Pas comme ça du moins. Je demande si ça va, je m'inquiète de l'état de santé institutionnelle... et je pousse au travail. Folle exigence peut être. Il ne faut pas se précipiter c'est sûr. Mais les gosses là, ils nous attendent. Et qu'on peut pas penser honnêtement que leur gueuler dessus c'est thérapeutique ni de les rejeter, ni de les punir, en pensant que c'est ce qu'il mérite et que parfois des coups de bâtons ça te redresse un homme...

Alors hier je pensais à toi...

Et me réjouissais en mon très fond intérieur de ces mouvements passionnels affectant l'équipe, prise au cœur de sa propre conflictualité psychique, tentant là d'élaborer quelque chose de l'impensable agissant chez les enfants...

La vie, c'est l'emmerdement assuré.

La mort, c'est la tranquillité.

Je choisis la vie et donc les emmerdes.

Et merde au paternalisme compatissant.

Soljenitsyne dit

un projet quotidien et continu d'une existence privée se bâtit sur ce qu'autrui ignore de nos existences

J'ai trouvé ce dicton russe dans un article sur la capacité à habiter.

Impuissant à évaluer cette capacité, nous nous rendons compte qu'il faut travailler également dans le sens d'ignorer ces difficultés. Encore l'occasion de paraître pour un hulu-berlu. Il y a de la capacité négative là-dedans. Ignorer tout en accompagnant n'est pas laisser tomber cette personne. Ignorer est juste le fait de ne pas connaître. Évaluer c'est percer ce champs de l'ignorance dans un but d'objectivité du point de vue évacuant du même coup l'intersubjectivité.

Nos interrogatoires nous amènent à évaluer/apprécier le degré d'insertion, la capacité d'adaptation à son environnement. Il vaudrait mieux scinder la vie en société et la vie chez soi afin de préserver ce qui reste à ignorer. Il existe alors un effort à ne pas connaître. Comment se pratique-t-il dans l'accompagnement ?

Peut-être que si on te voyait en pyjama à procrastiner, à tenter de faire qqch avec les enfants, merder à bricoler, il y aurait une autre vision de l'autre dans l'autre mais ces temps privées sont inviolables, ils sont une partie de notre équilibre. Quoique je n'ai toujours pas compris de quelle nature était ton équilibre, passons ...

Cela pourrait-il être le temps de l'impuissance ? Demain, je reste chez moi et ne ferai rien, du "pur rien du tout". Le temps de la télévision est un peu celui-là, le temps de la lecture aussi. Un temps où le corps est inerte, où l'esprit décroche des réalités du quotidien. C'est le comble de l'impuissance puisque rien n'est fait concrètement, rien ne se fait relationnellement parlant. Le temps du matin où les yeux s'ouvrent, la journée n'est pas commencée, l'esprit flotte et divague avant des besoins primaires comme celui de pisser, chier, baiser, se laver, manger, regarder les nouvelles, embrasser les gamins ne reprennent le dessus malgré nous il faut le dire. Une question de pulsions dirais-tu. L'impuissance comme interlude au déballage pulsionnelle de nos vies.

Alors comment penser le départ d'un ancien SDF intégré certes en foyer vers un appartement à lui ? On fait et on voit, en devant respecter un temps et un lieu nouveau qui n'est plus la collectivité. Doit-on se rendre impuissant d'apprécier ces temps d'impuissance / ignorance ? J'entends hier : oui mais si nous y allons en visite à domicile, on va se retrouver chez lui à se frotter à ses difficultés sans pouvoir rien faire puisque nous ne pourrons plus nous y autoriser. On laisse déjà aller le désir de la personne même s'il

comporte des risques. Il souhaite goûter aux impasses de sa vie, tant mieux cela lui offre une existence privée au sens de soljenitsyne. Et vivons l'impuissance aussi vivante soit-elle en nous, entre nous !!!

Le 16 mars,

Mon bureau est plein de feuilles.

Il faudrait l'évider.

Au commencement est le chaos bouillonnant et grouillant de la source pulsionnelle. Multiples Sites des pulsivités en tous sens, confuse et tourbillonnante, sauvage et terriblement vivante, avide de vie. Geysers, sources chaudes et froides, turbulences : ainsi est la vie : bouillonnement chaotique. Nous sommes à la source du monde. Toujours commençante. Continuant de commencer... à la source, la base même de nos vies et de nos existences...

De mon bureau j'entends crier, hurler plutôt : dégage !!! et les portes claquer dans un bruit fracassant.

Source vive de nos existences : à la base bouillonnement sauvage du chaos. Eparpillé, éparpillant de bribes et de morceaux en complet remaniement... qui ne s'arrête pas de couler et de s'écouler... ravissement de la cascade... geyser et cascade disent bien l'état de manque insondable de la source toujours en débordement.

Ça déborde. Parce que ça vit.

La vie ensuite s'organise, se détermine par jeux de coupures différenciantes, bifurcations, écarts... œuvre de la mort qui sectionne et distingue, limite, délimite... diaschize diacritique.

A la base, la source intarissable de la pulsion de vie.

A l'origine, le but même de l'existence : la pulsion de mort.

Non pas deux pulsions mais bien un prolongement du cours, qui, se différenciant se mortalise.

Œuvre de la pulsion de mort donc : coupure successive : des cellules souches sources totipotentes aux cellules différenciées singulières, uniques et terriblement fragiles. D'autant plus fragiles et mortelles qu'elles approchent de la mort...

Il arrive que nous arrivons aujourd'hui lundi à nous retrouver un peu mortifié.

Nous sommes là ensemble, pas forcément ravis. L'autre m'emmerde.

Je dirais : la tendance est au retraitement.

Se retirer, tendre au sérieux. Ce n'est pas forcément gai, drôle, épanouissant.

Aller travailler la matière de nos existences tourmentés, ça ne se fait pas sans angoisse.
Angoisse de sectionnement dont justement la coupure délivre.
La mer se retire : en se retirant laisse découvrir la terre. En se retirant la vie affleure.

Ce n'est pas sans emmerdement embarrassant. Qui sait ce qui peut advenir de l'embarras ?

Ce qu'il nous faut re-tenir alors : notre tendance à nous débarrasser de l'embarras.

Ce n'est pas plaisant, réjouissant, confortable. La plainte naît aussi de ce mouvement-là : je réclame un plus grand confort de travail. Etre bien assis sur mes positions. Savoir où je vais, ce que je fais et comment je le fais. Savoir en somme. Assommé assommant ce savoir nous assomme. Il raisonne avide, bouche avalant la vie, la mort. Mais passage nécessaire. Sans savoir pas de rencontre. Qui sait duit !

Mais combien est grande la tentation aujourd'hui d'en rester là, à se stationner, à se stasier.

Se stasier, c'est nazier !

Ignorer alors devient : coupure du savoir d'où la relance est possible.

Ne pas savoir : se retenir d'inonder l'autre de son savoir sur lui.

Forme de mortification ouvrant à la vie et à la mort.

Nous respirons dans les écarts d'inconnus tissés entre nous.

Ce désir de maîtrise est si grand : comment entendre autrement ce « dégage » hurlé d'autant plus qu'il n'est pas entendu ? Comment entendre ce dégage autrement qu'un commandement fait à la mer(e) de se retirer pour laisser la place à l'écart différentiel ?

L'œuvre n'est ni la vie ni la mort mais l'écart entre deux.

Travaillons au cœur de l'écart.

Lieu de Advenue possible de l'Autre.

Tonio, c'est renversant tout ça.
 Quelle joie institutionnelle d'entendre dégage,
 Tu ne dois pas être loin d'y être justement.
 Ça se meurt, bien évidemment.
 La maladie mentale engage le pronostic vital quand même faut se le dire.
 Il y a beau avoir de la vie à la clef, il en reste pas moins que la psychose à 5 ans ça te
 cogne le cœur.
 Alors si on entend les sanglots longs des violons, rassurons-nous de ne pas savoir, de ne
 pas penser forcément y être.
 Et voilà qu'une dame cloîtrée chez elle depuis 7 ans avec des radiateurs arrachés, pas
 d'eau et tout me disait passer ces journées à jouer du violon dans ce qui ressemblait plu-
 tôt à son tombeau qu'à son studio.
 Le réel de tout ça, c'est pas jojo rigolo.
 Ah c'est bien la psychiatrie on se marre bien,
 Certes mais nous n'en sommes pas les spectateurs.
 On se doit de ne pas complètement ignorer.

Écart entre,
 Entre vie et mort,
 Ciel et terre,
 Mer et terre,
 La rencontre comme place à l'autre
 Alors, ce savoir qui comble
 Ce savoir ignorer ?!?
 Qui confine à l'impuissance
 Cette impuissance qui nous aide à ignorer
 C'est en l'ignorant que je laisse une place, un possible
 Il n'y a peut-être rien de pire sentimentalement
 Ça vaut mieux que l'emprise de l'un sur l'autre
 Au risque de devoir m'en remettre à mes assises
 Comme tes collègues qu'on souhaite bien asseoir
 Sans savoir, et là trop d'ignorance tue l'ignorance,
 Qu'il s'agit de psychisme, et non de confort de notre derrière
 Soutenir l'ignorance c'est peut-être comme je vois desserrer les mains, les entrouvrir, se
 regarder et en rester là jusqu'à ce qu'advienne ce qui nous échappe
 Un exercice somme toute collectif du jeu de l'impuissance partagée à comprendre/aider
 l'autre sans lui nuire.

Cet avant mise en parole, ce temps entre bêta et Alpha, cette pré parole qui ne vaut que si des mots sachant se taire de trop en savoir sur ce qu'il faut ignorer.

Fonction trait d'union entre Alpha et bêta, fonction de l'impuissance

Est-ce à rapprocher de la fabrique du pré ?

On en revient au pathique je crois savoir à moins que je croix savoir ce que je préfèrerais ignorer.

Le 19 mars.

Crise au virage, en tournant, dans le mouvement : transformation sur la ligne.

Ce matin, que faut-il entendre de ce matin, en notre réunion du jeudi...

Entendre des choses pareilles : où tout se remet en question mais surtout : la crédibilité et la légitimité de ce qui fait institution.

Crise de l'autorité ?

Attaque en règle de ce qui peut permettre d'élaborer le lien social. Il semble préféré le chacun pour soi et la loi du plus fort. Mais demandons, exigeons des enfants ce que nous ne savons pas faire nous-mêmes...

Alors les soignants, puisqu'ils peuvent parler s'autorisent à dire combien est illégitime le travail que l'on réalise et inadapté, incapable, impossible le travail conjoint du médecin et du cadre.

Je suis traversé par tant de bouleversements...

Je sens que j'ai pris dans le dos.

Contraction douloureuse en vue d'un accouchement à prévoir. Attention à la tentation du règlement de compte... au désir de reprendre le bâton avec lequel on se fait battre pour battre à son tour... difficile épreuve d'entendre, et devoir entendre la mauvaise foi, le désir thanatique d'en finir avec le gêneur, le gênant, le désir de distribuer les bons et les mauvais points.

Difficile d'être là au cœur et devant donc accueillir cette destructivité mortifère de la part de ses collègues.

Mais sont ce mes collègues ? ou témoignant du conflit contre transférentiel à l'œuvre, les enfants qui parlent en eux, demandant à être entendu dans leur haine ?

Que faire en effet de sa haine quand elle ne peut pas être entendue et reconnue par un autre qui se trouve là et n'y répond pas, ne cédant pas à la tentation de la vengeance ?

Quelle force l'impuissance nous donne-t-elle à recevoir la solitude ?

Alors ...

je me tais.

Qu'y a-t-il à dire ? rien.

Me laissant traverser par cette déferlante, repérant l'ampleur du désastre, je ne trouve plus d'autres mots que ceux du silence.

Je n'abandonne pas. Ni ne me résigne.

Me tenant au cœur du conflit qui en moi réside.

Entre toute puissance et impuissance, possible et impossible.

Il n'y a lieu ici ni de se venger, ni de pardonner

Mais, me semble-t-il, de laisser mûrir au silence.

Le silence et son mûrissement : seule garantie de la parole.

Le 25 mars.

Le lendemain de la réunion du 19 mars, je me trouvais avec ma collègue psychologue pour une intervention au DU de soins institutionnels organisé à la fac de psycho. C'est bizarre ce DU qui propose surtout des interventions n'ayant rien à voir avec la vie institutionnelle. Bref, nous nous autorisons à parler d'une autre voix : à deux déjà, et prise au cœur de cette vie institutionnelle qui nous travaille. Occasion aussi de relire ce qui se joue : qu'en est-il des propositions possibles en équipe ? Propositions qui supposent une trame sur laquelle ces propositions prennent sens et conduisent à des décisions.

Aparté :

« les enfants n'obéissent qu'aux décisions qu'ils ont prises » F.Oury.

Les adultes aussi ?

Les adultes n'ont pas à obéir... mais à être responsables.

Ce matin, mes collègues ASH demandent à me parler. Est-ce que j'ai bien fait hier d'intervenir comme ça auprès de la jeune fille ? Force d'initiative en lien avec sa propre responsabilité d'entendre l'embarras du médecin à intervenir auprès de cette jeune fille qui s'était fait dessus... ceci juste avant l'audience à laquelle nous l'accompagnons et qui allait probablement être suivi d'un accueil en placement familial.

Bref, la collègue ASH se lève et prend donc la belle initiative d'entrer dans les toilettes avec la jeune fille ... et se pose ensuite toute la journée si elle a bien fait ou pas.

Faire ou ne pas faire : bien ou mal, on en reste au stade anal !!!

Je me rassure : elle a pu prendre cette initiative.

Je me désole : dans quelle histoire sont-ils donc pris pour penser qu'ils peuvent faire ceci ou cela à la condition que le médecin l'ordonne... MERDE !

Mais bon, nous travaillons...

Avec la modestie de Sisyphe.

Revenons à nos propositions et à l'hypothèse déjà dégagée :

La réunion soignant-soigné, ici dite la grande réunion comme outil d'analyse institutionnelle.

Un chapitre sauté par la personne adulte qui tient la présidence de la réunion est celui du registre des propositions : aussi la parole des enfants est actuellement entendue au niveau des rôlages qui peuvent conduire à des sanctions à type de réparation ou d'amendes. Mais pas au niveau des propositions. Le danger semble être le suivant : si une proposition se fait, elle devra être suivie d'effets. C'est-à-dire : entraîner de possibles changements dont nous n'avons pas par avance la maîtrise.

J'avais proposé à l'équipe de se réunir par petits groupes lors d'une journée de travail pour travailler l'accueil, le temps du midi et celui du départ, de repérer ce qu'on en attendait sur un plan thérapeutique et de faire des propositions.

Ces propositions ont été explicitées par chaque groupe à l'ensemble de l'équipe.

Je propose ensuite que chacune de ces propositions soient votées à bulletin secret.

Et c'est le drame.

Je pense que les adultes s'occupent des enfants. Aussi les enfants occupent les adultes à force de coups, d'insultes et de bêtises.

Comment se tenir disponible, dans une façon d'être là, sans plus, qui permettrait à l'enfant de se greffer à l'adulte au sens où une greffe de transfert peut prendre afin qu'à travers elle, un choix, une décision puisse se tenir et se soutenir, et ce faisant, oriente le chemin du passeur passant...

Les adultes ont à s'occuper du cadre et non du processus.

Autrement dit, comme ils le disent à la Neuville :

« Nous ne nous occupons pas des enfants mais de l'école et c'est l'école qui s'occupe des enfants. »

Encore autrement :

Prenons soin du milieu et le milieu prendra soin d'eux.

Que faut-il donc qu'il existe entre nous et eux afin de n'être pas pris par les effets de masse et ceux du transfert sauvage de l'amour et de la haine ?

Continuons :

Derrière la question des propositions et des décisions qui peuvent les suivre c'est tout le collectif qui est mis au travail dans sa fonction diacritique de différenciation.

Le secret et l'intimité ... quelle horreur quand il s'agit de se tenir chaud dans la masse !

Et secrètement se tenir au plus proche de l'opacité de sa parole dont seul je dois répondre... quel travail ...

Nous pouvons conclure de l'analyse que nous offre la grande réunion : que les enfants sont entendus dans leur râlage mais pas dans leurs propositions... et qu'il semble que cette question soit aussi problématique pour les adultes comme en témoigne cette crise institutionnelle.

Quant à moi... que dire des attributs auxquels certains tiennent comme garantie de la différenciation générationnelle adulte enfant, quand il s'agit d'attributs de pouvoir qui justement participe de l'indifférenciation générale : en avoir ou pas, l'enjeu est sexuel fraternel ... ex : avoir des chaussures ou pas ...

Aujourd'hui cela m'insupporte.

Surtout quand on entend que les pieds des adultes sont propres quand ceux des enfants sont sales. La différence des adultes et des enfants tient-elle au port ou non de chaussures ???

Mais aussi qu'il doit exister des toilettes pour les adultes... parce que là aussi les enfants salissent ... « on a quand même le droit d'avoir (ou pas) des toilettes propres !!!! »

Bon tu l'auras compris, visiblement, ça tourne autour de la question des toilettes et du ménage cette affaire-là. On y revient : les propositions sont un risque : celui de perdre la maîtrise du propre, c'est-à-dire du propre à soi, et donc de s'aventurer à la rencontre, qui elle est salissante et altérante...

J'espère beaucoup.

Trop ?

...

silence

Je n'attends rien :

Seul l'impossible se réalise.

C'est l'ébullition à la clef des songes à ce qu'on entend. On va passer le chef Devos par le trou de serrure.

Si seulement ce que je lis pouvait être entendu, compris, et acté dans la pratique.

C'est interrogant à quel point ce travail institutionnel est compliqué.

Cette impuissance nous vient-elle d'une nature collective contrariée par l'individualisme galopant ?

Il existe tellement de raccourci, comme la ritaline, qu'on se demande pourquoi s'arrêter, penser, mettre du sens, nourrir des paradoxes, entendre des bribes de ce que l'inconscient nous fait vivre.

Ce matin, cette dame coupable de n'avoir pas senti son bébé pousser et naître, interroge alors à son tour l'inexistence de son bébé mort que lui inflige nos administrations. Elle veut l'appeler untel, pas possible. Elle voudrait l'enterrer comme cela, pas possible. Elle voudrait s'en remettre, pas possible. Elle devra suivre une procédure des bilans et une enquête de personnalité. Elle a vécu le déni et celui qui est plus malin que d'autre lève la main et explique ce fait inconscient. A cette place, un frère qui se met à venir se recueillir sur la tombe sans sépulture du bébé. La surprise d'un rapprochement familial. Un nouveau regard de ma patiente sur le monde des enfants qui l'entoure. Elle dit bien qu'un truc bien concret manque pour s'en rattacher. Le déni aura ouvert ce qui lui était resté fermé, elle peut alors rêver à un enfant.

Tout cela pour dire que l'inconscient ne se manipule pas comme les touches du clavier que je tapote, et encore. Il est là. Ce n'est pas un fantôme ni un spectre.

Jeannot dit qu'il est là que si on lui laisse une place, que si on l'écoute. Dangereux de confronter l'autre à cela s'il s'y refuse. Dangereux pour celui qui reçoit la porte dans la gueule, comme toi dans ton nez à la clef de la porte des songes. Arrêtons de songer ? A la clef des singes, nous singeons d'aider les enfants. Peut-être est-ce le temps de rebaptiser le lieu ? Peut-être que ça en appelle à redisposer de ce lieu qui n'est celui de personne que celui des songes qui s'y déposent ? Peut-être peut-être peut-être mais est ce que les enfants peuvent être dans ce lieu des songes où est-ce un piètre vœu d'un lointain fondateur ? Il est admirable de comprendre que cela ne va pas de soi.

Quoi de mieux que de remuer à bon escient le contre-transfert institutionnel ? On voit bien ce que ça remue cette affaire, ce qu'il y a en soit des problématiques confrontées au boulot. Mais oui, un autre Jeannot rappelle les uns et les autres à cette expérience du traumatisme vicariant chez le travailleur social. J'entends la souffrance, je partage tel ou

tel traumatisme et je m'arme à l'avance pour m'en défendre ... le moins et pouvoir béquiller cet autre en mal d'existence. Le faux ami de la neutralité bienveillante fait face. on en joue, pour mieux se préparer. Je ne dis pas qu'aux urgences je suis dans la même disposition qu'avec un de mes patients, cela varie, selon un sourire, un échange qui se crée. je m'ouvre et tiens ce qui fait transfert, et ce qui peut devenir bien plus encore. je ne veux pas me confronter si on est dans le "one shot " et pourtant on doit y croire, laisser la chance à un futur psychothérapeute. Dois-je juger au coup par coup, me rendre impuissant de savoir jusqu'où cette première relation va me mener ?

Je crois que nous sommes là pour désirer et non pour ériger cette future impuissance en règle de notre engagement. Tentons tant que nous désirons. L'impuissance insécurisante de cette plongée dans l'inconnu inconscient mais somme toute désirant.

Alors c'est vrai que ces histoires de chaises, de mère fouettard, de j'ai pas envie, c'est pas grand-chose par rapport à ce que tu désires. Cette force ne se trouve pas tout comme elle ne se cherche pas. Elle vient par ce qu'elle est parcourue par des schèmes inconscients. Bien malin celui des psychiatres qui sait le pourquoi il l'est, et ce serait indécent de croire savoir, face à ceux qui justement ne savent pas.

Et pourquoi cela ne relèverait il pas du rêve ? Du rêve de ce que l'un et l'autre s'entre aide, que la relation soigne sans rien apporter d'autre qu'elle-même. A moins que nous nous rendions impuissant à vouloir le comprendre.

Le rêve est d'effleurer cette étoile.

L'outil de notre travail est bien de vouloir l'effleurer,

La folie est de croire être en capacité de la décrocher cette étoile,

La dépression est de ne plus rêver à l'effleurer.

Qui prétend alors avoir la clef des songes ?

Je rencontre un ancien collègue et lui demande s'il travaille toujours à Jamet. Il me dit que ça s'appelle Neptune désormais. Est-ce bien sérieux ?

Imaginons celui qui a décroché les étoiles, il arrive à Neptune. Il ne lui reste plus qu'à rejoindre la terre via la prochaine navette.

Pour ma part, les patients vont au Large quand ils ont la chance de quitter les Dunes sans passer par La Vallée. C'est que cela signifie quelque chose, QUAND MEME ?

Un autre est accueilli au Nombre d'or. "No comment"

Songes-y ?

Le 31 mars,

Le problème est la tendance à vouloir que la décision s'incarne : évitement de la décision. Et avec elle de la responsabilité que de vouloir voir la décision s'incarner.

Plus on précise ce que l'on doit faire, plus grande est notre liberté institutionnelle. Ce que me semble raconte la *programmation du hasard*.

Si on dit : soyez psychothérapeutique, c'est très large et immense. Pourtant tel est la mission de l'hôpital psychiatrique.

Donc tâche ardue.

Facilitée si l'on dit : pour être psychothérapeutique, commencez à vous posez la question de la distribution du café le matin : qui boit le café, où et comment ? Comment circule-t-il et quelle en est la qualité ? Y a-t-il une barrière de goût ? Le bon pour les soignants le mauvais pour les soignés ?

Etc. etc... et ensuite : trouver les réponses, faire en sorte que les actes soient bien en rapport avec une éthique de la responsabilité pour autrui, avec ce « tenir compte » de l'autre, du semblant entre nous qui ne soit pas écrasé.

Tenir compte du semblant, ça se fait comment ?

En précisant sans cesse la vie quotidienne.

En restaurant par-là la possibilité de choix.

Créer une réunion quelque part devient : rendre possible d'y participer à *sa façon*... d'y être en y étant pas, plus ou moins là quand j'y suis et plutôt plus quand j'y suis pas...

Compliquez nous la vie, créons des problèmes. Et nous gagnons en liberté : liberté de choix !

Si un silence ou des méfiances et des oppositions surviennent après une proposition, c'est qu'elle titille le désir... si elle suscite un accord qui ne pose aucune question c'est que cette proposition n'en était pas une, qu'elle ne suscite l'accord que parce qu'elle désigne une cause commune contre laquelle le groupe tas se constitue.

Ce groupe tas qui aime la logique binaire et les mauvaises questions : pourquoi ceci, cela, qui a fait ceci, cela... mais aussi : être *ou* pas à la réunion : il faut y être. C'est obligatoire et voilà le semblant étouffé. Ça se rigidifie. C'est terrible la raideur du « bon sens » et du « bon sentiment ». Ce « qui se tient entre nous, à ajustement variable et toujours délicat », pffuit, évanoui.

Précisons notre travail de façon à écrire la partition institutionnelle :

Le rythme, les variations, les notes, les accords.

Ce qui n'est pas facile : il me semble qu'il y a des gens qui y travaillent pour ne pas y travailler, pour aller contre l'opération de distinctivité requise. Il faudrait qu'ils changent de boulot.

Mais non, ils s'accrochent et là sûrement plus qu'ailleurs.

Je pense à l'autre qui dit que si tu n'as pas cette possibilité de toucher le niveau du praecox gefühl, change de boulot.

Ça pourrait me donner envie de changer de job. Non pour abandonner la partie mais pour y travailler plus concrètement.

Pouvons-nous aujourd'hui être à la hauteur de nos rêves ?

Doux rêve que celui-là... mais à ne pas jeter trop vite par rationalisations stérilisantes.

C'est vrai qu'à force de plan de retour à l'équilibre financier, le rêve est bien mal venu.

Le rêve ... sera peut-être le thème de notre seconde journée bayeusaine organisée par l'association culturelle en 2016.

Autre note de pensée :

Ce qui se confond : le changement et la précision.

« On change tout le temps »

« Non, on précise. »

Une réunion a lieu le matin. C'est bien qu'elle ait lieu mais qu'est ce qui la distingue de la grande réunion du jeudi... c'est un temps d'accueil. Et peut-être l'accueil devrait avoir lieu dans le hall. Alors, on change ou on précise ?

Précision et décision.

Prenons les ciseaux et coupons.

Par-là faisons œuvre ensemble et du tas, tissons du collectif, c'est-à-dire : de la solitude.

Ton propos me laisse songeur, merci

Que faire pour "être à la hauteur de nos rêves"

A mieux appréhender l'impuissance,

à structurer ces temps en rythme, partition, tempo,

à se laisser aller dans le sens du ça va pas de soi,

à redouter le bon sens,

à choisir la voie de la complexification,

y-a-t-il pour autant une capacité à rêver ?

Celle qui nous fonderait tous en tant qu'être impuissant mais désirant.

Le rêve de venir en aide à quelqu'un,

le rêve de ce qu'une rencontre apporte.

Cela fait 1 an que j'entends parler d'un jeune.

Il délire mais bien comme il faut du genre je suis jim carrey dans "Truman show" et Boulogne est truffé de caméras (c'est vrai en plus). Il est le sujet d'une machination, il est ce livre dont on peut être le héros, à en choisir le destin, la destinée.

1 an que je m'inquiète vraiment. Des lettres pour mes collègues de garde, des réunions avec les éduc qui le croisent. Des infos désopilantes me parviennent, il dort dans un bateau, il est parti pour Londres etc. etc.; désormais il est dans un foyer pour jeune en errance plutôt mal entouré dans le sens où les dirigeants de cette structure (ce n'est pas le mot adapté) ont la ferme intention de lui faire la tête au carré. Ils n'y arriveront pas, le jeune a une finesse d'esprit sans égal lui permettant de détecter la moindre des mauvaises intentions, autant dire que là ce serait ne pas percevoir une baleine dans un bain. Il est psychotique certes, mais il est désirant aussi. Un mauvais coup lui est fait pleine de manipulation, un certificat de conformité est requis pour qu'il puisse poursuivre son accueil au foyer, comme si il passait une idylle chez eux parmi eux. il y a plus rêveur chez lui ? il s'y plie et le voici dans mon bureau. Le soleil le suit dit-il quand il va à la basilique, il le sait c'est un envoyé de Dieu. Maintenant il doit faire le bien autour de lui. Pourquoi pas me dis-je ? Cela vaut mieux que de vouloir jouer de la Kalach à Daech. Il me montre ses images de Vierge Marie. Pourquoi pas ? J'ai bien collectionné les petites autos et les cartes de la national basketball association. Ce n'est pas plus con de sa part, c'est peut-être même plus ouvert sur le monde et c'est contemporain. Il vient et revient et revient. Il explique à ses accompagnants qu'il faille le laisser me voir seul, restes dans la salle d'attente semble-t-il dire à l'éducateur, " on parle «, et avec du sérieux. Celui qu'on me décrit comme fou, mais ayant aussi sublimé cette folie, créer en soi un élan certes mystique mais O combien structurant, me parle de ses fonctions de pâtissier " c'était super, une

belle famille qu'on formait avec l'équipe du Leclercq, c'est terminé maintenant j'ai bientôt 25 dans 10 mois je ne suis plus éligible à ce stage " voilà qu'il nous fait ce que dit Oury quand on fait de la psychiatrie à la 6 4 2. On rêve avec sa calculette, attention le cauchemar, le vertige des nombres, la réduction en chiffre de nos vies. Et de rappeler que des squatteurs sont venus, avait détruit son studio, que c'est pour cela qu'il est devenu sdf. La condensation de toutes les raisons et explications que nous nous posions depuis 1 an. Et puis, il parle de Chelsea, le rêve d'une équipe avec les plus beaux joyaux footballistiques du monde, Drogba arrachant la coupe d'une tête rageuse. Et lui de me dire qu'il aimerait nager, mais pour la compétition. " Je suis peut-être handicapé mais je nage vite " le rêve est à portée de main. Est ce qu'il délire ? La question ne se pose plus de cette manière car nous sommes en lien avec ces rêves, ses fantasmes bien au-delà de ses croyances. Comme tu le dis, le rêve se cache dans la réalité du quotidien.

Une autre cet après-midi qui souffrait de voir son enfant être placé : bilan des courses 2 épisodes mélancolico-délirant avec rhabdomyolyse et tout le toutim pour faire flipper son psychiatre. et bien, son rejeton elle le voit comme un champion maintenant. Elle estime pouvoir le reprendre mais non soi-disant elle a un traitement trop lourd. C'est du rêve ça, de casser les gens avec des arguments aussi fallacieux. Elle s'en sort tant bien que mal, mon boulot est-il de poursuivre la brimade ? ou de parfaire son rêve de retrouver ses fonctions maternelles ? Elle et moi pouvons-nous rendre impuissant ou impotent de ne pas accéder à ce qui se ferait naturellement.

Un autre, malade d'avoir voulu incarner à lui tout seul le mouvement punk. IL continue au quotidien de porter tous les attributs, de se suriner les oreilles de rockabillys, de collectionner des vinyles. Il poursuit sa quête aussi ridicule que cela puisse paraître pour celui qui est extérieur à lui-même. Cela rejoint ce que tu dis à propos de la précision. Il y a qqch de précis qui s'accomplit chez ce schizophrène. Il n'apparaît pas du tout impuissant à vivre sa vie, bien au contraire. Il a comme son îlot où il peut inviter qui il veut. Une forme d'accueil de l'autre dans l'autre. Et c'est un sacré temps de partage auquel il m'invite.

Alors on oublie de rêver à s'en prendre les pieds dans l'impuissance.

Ceci me redonne un élan pas loin d'être psychothérapeutique. Va-t-on se baser sur le rêve comme esprit futile léger aérien ne valant rien ? Ou pouvons-nous l'entendre comme pensée structurante potentiellement ?

Ce jeune qui se rêve en champion de natation, attention il n'est pas megalomanie à penser détrôner Mark Spitz. Il se rêve en héros handicapé à griller la priorité au monde ordinaire des jeunes non handicapés. Il ne sait pas écrire ou lire mais compter et nager rappelle-t-il. On voit bien le parallèle pouvant se faire avec ses stars footballistiques sans grande compétence strictement intellectuelle, intellectualisante.

Alors ne psychologisons pas pour autant, écoutons ces rêves sans les interpréter en les laissant se développer devant nous, à nos oreilles de gens désirant pour l'autre. La difficulté est là de percevoir ce rêve. Est-il de cueillir une carotte ou une mure dans un bois lors d'une journée ensoleillée avec les infirmiers et quelques autres ? Etre bien tranquille avec ses enfants sa femme dans une chaumière bien isolée ? Il est intéressant d'observer que ces rêves sont bien quotidiens comme tu le dis, des petits riens.

Pourquoi pas ne pas rêver d'un bel éclair au chocolat ou d'une mousse en terrasse ? Une autre se perdait dans le rêve obsessionnel d'une maison briquée dans sa totalité, tout le temps et à toute heure, le rêve pris fin lorsqu'elle s'est tranchée le bras. Désormais elle rêve de rencontre, écrit des poèmes, sort ...

Il est aussi question de réintroduire du rêve, là je trouve l'entreprise osée et intrusive. Une fille qui se laisse violer en fin de soirée comme de rien n'était, qui n'entend pas ce mot et ne se projette que dans des relations de violence. Elle ne rêve de rien, enfin si d'être AMP et puis peut-être de voyager, l'Irlande cela l'inspire. Malheureusement, la question de son accompagnant se pose toujours et encore, comment faire le bon choix, comment faire pour qu'un casseur de rêve ne passe par là en se faisant surtout passer pour celui qui rendra possible cet épanouissement. Le rêve c'est peut-être l'objet contra-phobique de la perversion.

J'observe qu'il est insupportable dans le champs de la précarité de vouloir semer des graines de bonheur ou d'heureux présages. On se remémore une histoire pour se convaincre de l'absence de rêve chez tel homme. Il était comme ça, il est mort comme ça. Il y a une fonction anti-rêve chez certains délaissés, de se prémunir de rêver. Un sdf psychotique c'est pas pareil, il a pleine main sur son délire, ne laisse personne approcher sa

pensée. L'art de se débrouiller sert son individualité. Il se protège de ce que l'autre va casser de sa pensée. Laissez-moi tranquille enfin.

Je me dis soudain que le premier rêve, celui que nous pouvons partager est celui de la liberté. Liberté de penser, liberté de circulation, liberté de rêver, liberté de se rendre impuissant de ce qu'on veut. Le patient rêve, son thérapeute aussi, lorsqu'ils sont deux dans cet endroit confiné de l'HP s'échange l'idée latente de sortir, prendre l'air ou le large, partir et faire de nouvelles rencontres, un ailleurs qui échappe à la répétition, un endroit beau ou esthétique. Cet ailleurs est une peinture, la lecture d'un bouquin, un écrit, une sortie, un voyage, une rencontre. Un ailleurs qui laisse libre cours à la pensée. Il y a de cela dans notre rôle face à l'impuissance. J'ai envie de dire : "OK, vous n'y arrivez pas alors laissez-vous aller, écrivez, parlez, dessinez etc et on verra bien où cela nous mène".

L'impuissance comme possible reprise de sa liberté. Un point d'achoppement, une limite qui renvoie pulsionnellement à la nécessité d'un minimum de liberté. Un système de survie.

LIBERTE
LIBERTE
LIBERTE

!!!

Sacrée période de doute.

Je dois écrire des courriers mais je n'en ai pas le cœur.

Il manque du cœur à l'ouvrage ... ou bien ?

De ces difficultés actuelles, traversant l'institution, je retiens que le rêve de la démocratie n'est pas un vœu pieux mais bien un rêve vers lequel nous devons tendre sans pouvoir l'atteindre. La démocratie –il n'y a pas de soins sans démocratie – n'est pas un état. Et ne peut être atteinte, imaginant qu'elle est installée, comme on le dit d'un dentiste ou d'un médecin ...

Elle ne peut qu'être en ligne de mire, point de fuite vers lequel nous tendons, malgré tout et malgré notre tendance plus ou moins forte à ne pas en vouloir, à éviter la responsabilité et la solitude qu'elle demande à chacun.

Oui, nous pouvons éviter la décision, comme dit Jeannot, en cherchant à ce que la décision s'incarne, en s'en remettant au chef. On retrouve là les hypothèses de base de bion. S'en remettre au leader et nous fier au tas, nous fondre dans le tas, attendre le messie ou le paradis, ou le royaume, ou l'euromilion, ou le club med... c'est éviter l'épreuve de l'angoisse qui nous fait au fur et à mesure de la vie vieillir et nous dé-terminer, de-venir solitude avec l'autre.

Voilà à quoi nous sommes aujourd'hui confrontés devant le grand endormissement quotidien de nos existences à coups de catastrophes et de projections : pourvu que ce soit à l'autre qu'il arrive des malheurs et pourvu que ce soit l'autre qui soit méchant afin que je puisse continuer à dormir dans le flan tranquillement. « Laissez-moi tranquille, je veux PROFITER ! »

Horreur...

Alors doutons. Car plus le doute est fort, plus grande est la chance d'une ouverture...

Il est 10 h 15 et je devrais être à faire ailleurs...

Mais je suis là à t'écrire, nécessité d'un travail de qualité.

Passionné par ce qui compte : être avec l'autre à se dé-terminer les uns les autres, tissant une œuvre souterraine honorant la vie qui nous échappe.

La collègue récemment embauchée est en arrêt maladie... tourbillon mélangé d'interrogations personnelles et professionnelles, inquiétude existentielle... qui ronge ou qui sauve ?

En juillet, départ à la retraite de la collègue psychomot, en décembre, récemment annoncé après réflexion d'une demi minute départ à la retraite d'une autre collègue monitrice éducatrice, en avril, départ à la retraite d'une autre collègue éducatrice.

Des enfants foutraques

Et un projet institutionnel nécessitant engagement réflexif et remise en question permanente

Enfin un contexte hospitalier des plus prometteurs : suppression de 100 postes dans les trois ans, puis de services... afin de redistribuer l'offre de soins sur le département de façon à répondre aux mieux aux besoins de santé de la population.

Doutons de l'avenir ...

Quels rêves institutionnels possibles ?

Je pense à Oury qui décide de quitter saumery pour fonder la borde.

Quelles sont les décisions à prendre pour commencer et continuer de commencer ?

Ce qui m'épuise : travailler avec des personnes qui travaillent à ne pas travailler. Normopathes en tout genre qui ne rêvent plus et ordonnent le travail selon les règles de la mécanisation. A mort le travail vivant. Qui demande à être sauvé par des sauveurs et autres leaders. A s'en remettre au tout puissant qui saura, lui, terminer leur vie selon la cadence et le pas du flan massifié.

Précise et précieuse décision

Impuissant et non indécis.

Implication et délicate attention aux gestes quotidiens. De la signature à la tasse de café en passant par le tapotement rythmé sur le clavier jusqu'à la main serrée, le bonjour adressé, la retenue maintenue toute proportion gardée, la variation mélodique de l'existence.

Attention à ne pas se faire écraser : veiller, prompt à s'éveiller.

Et gare aux emmerdeurs et autres inutiles foutaises envahissantes.

Pressé de toute part
Et le cœur plein d'angoisse,
S'élève la voix faible
De l'homme, qui, par le milieu du monde écarté d'où il vient,
Se tient à l'ouverture
De la parole et du geste,
Décidant la blessure,
Et,
Précipitant le doute,
Le choisir.

Le doute est dur à vivre, proche du réel, proche des décisions lourdes à prendre, proche de la souffrance psychique. Je vis un trou d'air à me faire cueillir au sortir de vacances tout à fait reposante, tout à fait à côté du travail. Je m'aperçois que ce qui s'entend l'est avec non pas un filtre mais à l'aide de ce travail d'impuissance si longuement acquis et à supporter tel un aficionado son équipe de football. Il faut lui donner du cœur à l'impuissance, des perspectives, de l'envie, des rêves comme nous disions précédemment. Si on aborde sans tout ça, le ballon de baudruche se dégonflera sans ce nœud transférentiel qui tient ce qui peut toujours autant se perdre, s'envoler, se dégonfler, se jouer à deux. Aujourd'hui relancer l'impuissance, voilà ce que je travaille à t'écrire. J'y retrouve très vite vie dans mon métier, un élan pour ceux qui s'accorde à me voir. N'étant pas dans ma forme olympique, je demande si entre nous ça va, craignant la contagiosité de ma confusion vacancière. C'est ok, du moment que nous nous retrouvons sur cet axe de l'impuissance constructive, d'un désir à chercher, de rire de nos inconnus. Je dirai bien que je préférerais chercher la vague, celle qui me portera sur elle. Je dirai bien que j'étais mieux avec mes enfants, ceux dont je ne sais ce qu'ils deviendront. Je dirai bien que j'étais bien avec ma femme enceinte d'un être encore inconnu. Finalement c'est du pareil au même. Sauf que dès fois on aimerait savoir, anticiper, reconnaître l'équation parfaite de nos existences. A la chercher justement nous nous perdons, et cette confusion nous ramène à l'évidence based impuissance.

Le rêve, la liberté, nos patients peuvent en parler de leur espoir déchu, c'est le cadeau de consolation. Seulement quitter le foyer parental, arriver à arrêter le shit, faire le deuil de son mari, ce sont des rêves dit-on réel. Un rêve comme un ailleurs, une transposition de soi dans un autre monde. Ce n'est pas le rêve de marcher sur la lune, ou de piloter une formule 1. Le rêve d'une vie meilleure semble davantage corrélé à la résolution, l'amoin-drissement de cette aliénation psychique, accéder à une certaine liberté de penser quel que soit les difficultés, tout en acceptant la part d'impuissance. Cela change sensiblement le point de vue. Une sorte de "je vais mal mais l'hôpital de jour me soutient, on marche, on fait de la poterie, de toute façon cela m'arrive quand même de rire, seulement après cela retombe."

Cette liberté bien sûr qu'elle est contrainte; je me revois traiter mes collègues de post-soixantehuitard attardé lorsque toutes formes de visites sont autorisées, loi 2002 oblige, nous ne pouvons pas interdire. Sauf que quand bibi doit sortir un mec venu dealer dans le service, j'ai mal. Plus nuancé, lorsque papa et maman viennent faire la petite morale quotidienne dans le service, on est obligé d'être d'accord. Sauf que quand madame profite du cadre sécurisant du service pour dire qu'elle se casse, le type on le retrouve sans

dessus dessous sans que nous sachions pourquoi. Des gens se suicident dans les services, a-t-on notre mot à dire ? L'équipe d'ergo peut faire l'embaumement du corps aussi. Tout cela pour dire, les personnes venues sont aussi là pour qu'on leur fiche la paix, être tranquille. Pas plus. S'il demande à aller en psy, il y a une raison. Il ne demande pas qu'on résolve leur problème. Partageons leur impuissance, vous n'arrivez pas à dire à untel de ne pas venir en visite, je m'en charge si vous m'y autorisez. En face, il n'y a pas grand-chose à dire, les gens comprennent. Seulement si cette liberté n'est pas cadrée, des cars entiers de famille amis débarquent à 16h30 alors que le patient vient de tenter de se suicider, preuve selon moi que les proches ont failli, faudrait leur en parler de leur côté de l'impuissance, ils se sentiront plus libres. On retrouve le fameux merci docteur de nous avoir écouté, on est un peu libéré même si on sait que votre tâche est dur etc J'appellerai cela le Transfert de l'impuissance.

L'envie de mettre deux choses en parallèle enfin pour ce coup-ci. Nous sommes au moins aussi impuissants à vivre qu'à mourir. Live free or die (dicton nord américain affiché sur les plaques d'immatriculation du Maine je crois). Vit libre ou meurt. On en voit tenter d'en découdre avec la mort, de ne pas y arriver, en rester à l'instant de la tentative de suicide. Il faut s'y employer pour passer l'arme à gauche que l'on soit malade, vieux, mort de faim ou mélancolie. Cela ne vient pas comme ça, cela nous tombe pas dessus. D'un autre côté, On en voit tenter d'accomplir leur vie et de merder merder et remerder (croit-il ressentir, devrait-il être heureux de ne pas ?) Peut-être pourrions-nous réussir notre mort (qu'est-ce que cela voudrait vouloir dire ?), c'est le débat sur la fin de vie, l'euthanasie, la mort sans souffrance (sic). Peut-être pourrions réussir notre vie, accéder à la plus haute hiérarchie - estime, aller au club med, accéder à cette putain de plénitude. L'impuissance n'est bien nulle part alors qu'elle semble être l'élastique tendu entre ces deux pulsions. Si l'impuissance à vivre n'est pas de mise, alors pouvons-nous nous tourner vers notre impuissance à mourir, ce n'est pas moins intéressant et finalement vital pour celui mélancolique par exemple.

Le 11 juin 2015

Je reprends le pli de t'écrire, c'est pas facile, je m'y astreint car ne pas le faire fait courir qqch du flottement. Et n'importe quelle idée l'enrobe dont celle de croire en soi, de s'autosatisfaire. Alors je cherche les questions refoulées, les doutes, les craintes. Je me laisse aller. Et au lendemain du visionnage du film "La loi du marché", je repense à la réification, au travail vivant de Dejours, à la défiance, au déni de l'humain au travail. Bref, un movie sur cette putain qu'est l'impuissance. Celle-ci qui nous séduit, nous embarque, nous pervertit, nous éloigne de nous-même, celle qu'on se doit d'aimer, de respecter. Une vraie relation de couple ce rapport à l'impuissance. Doit-on l'appivoiser ? Elle nous fait croire en l'inconnu, nous aide à croire en ces étoiles que nous n'atteindrons jamais. Ce matin, valait mieux ne pas trop croire en la bonté de ce monde. Ce jeune homme qu'on ne finit pas de taxer de schizo dangereux, menacé jusqu'à la moelle et viré en pleine nuit. On en encaisse. Le monde est cruel plus tard de la bouche d'une autre, partons de là en effet lui dis-je. On rit, on se comprend ou plutôt je la comprends parce que là, 50 ans et bonne à rien ça tape et cela ressemble pas trop à mon existence accomplie, en apparence me dis-je. Et le grec qui se rend malade d'une russe, fait des équations dans sa tête en vue de m'octroyer une once de confiance. Voilà c'est ça, vous tenez compte de ce que je dis on continue. Pas aisé de se parler entre deux pétards, et lui à moi entre deux patients. On enchaine, on s'enchaîne, pause midi manger. Avant, on fait quoi avec un transsexuel alcoolique, on lui parle de sexualité bien sûr. On fait quoi quand les éducateurs sont découragés, on les écoute pardi, c'est bien qu'ils sont au travail. je balance la vicariance comme une bouteille à la mer, face à ceux qui souffrent nous nous mettons en position de partager cette souffrance, ah bon je ne savais pas, je m'y revois à penser au pendu dépendu, au suicidant en sursis. Obligation de moyen voir obligation d'aimer ce qu'on fait. La passion étymologiquement la destruction, déconstruire sa pensée chaque jour pour rester au ras. Les à-priori sont à la névrose ce que le délire est à la schizophrénie. Écoutons les pour mieux s'entendre, mieux moins plus on s'en fout, le tout est que on. Vincent Lindon remercie sa mère pour son éducation sans à-priori. Tu grandis dans le racisme, désolé tu resteras un pequetot. Fout tes œillères, tente de lutter contre la visée expansionniste de notre être depuis l'incapacité à être seule jusqu'à l'aventure infinie de nos vies. Lutte, lutte ou lâche, lâche. La vie avance en marche de canard, toujours ouverte vers l'avant. On n'imagine pas un monde régressé, mou comme un flan. A ceci, je me rappelle que j'aime mon métier en ce sens que je lui adresse toute mon attention, mon désir, ma mélancolie, mes joies et rêves. Pourquoi lui tourner le dos ? Et ainsi comment aimer ce job ? Comment l'investir justement ? Comment endurer cette relation ? J'aime l'impuissance, casser ce qui s'à-priorise la veille pour mieux se penser lors de ses lendemains cruels. Le monde est à refaire chaque jour. Il n'y a rien d'autre à dire.

Encore

L'impuissance expliquée aux enfants consiste en quoi ? Sont-ils en capacité de ressentir cela ? Déjà ressentir est un mot de grand. Sentir alors, sentir l'impuissance, bof.

Vivre l'impuissance ressemble à un programme de deuxième partie de soirée sur Arte. Alors, jouer avec l'impuissance, pas mal comme jeu de société.

Ne pas avoir peur de l'inconnu est peut-être un chouya stressant, parce qu'alors tout est inconnu et la vie est l'espace intersidéral interstellaire intergalactique. Alors, chaque jour est un peu la répétition de la veille à ceci près et et caetera.

Merder, échouer, ne pas réussir semble précoce pour celui aux assises narcissiques en chantier. Alors, gagner perdre, perdre et gagner, perdre gagner perdre, gagner gagner perdre perdre limitent la casse et construit le petit d'homme à être plus grand malgré tout, en laissant jouer un hasard qu'on souhaite vraiment hasardeux.

Accepter l'impuissance nous renvoie à ce théâtre de la toute-puissance tellement semblant qu'il nous laisse pantois à évoquer l'inverse. Après tout, l'impuissance pourrait s'exprimer par son contraire, on est au moins sur la même longueur d'onde.

Ne pas être fini, être incomplet et insuffisant est très conceptualisé du côté psy. Alors, on est fini à la pisse, on se met sur la gueule, on se rend moche en crachant, en s'enlaidissant, en n'ayant aucune tenue, se donner l'allure de celui qui attend d'être formé. Et pouvoir s'imaginer musclé comme, beau comme camion, belle comme une princesse et si ce n'est pas le programme du jour, un jour se réalisera juré craché c'est comme ça que cela se passera.

Ne pas savoir reste une bonne défense infantine. Le je ne sais pas rejoignant le qu'est-ce que je fous là qu'on finit par ne plus se poser lorsque nous sommes déterminé, adulte. Ce point d'achoppement peut être défini comme un apport contre-transférentiel.

Il s'agit qu'il nous apporte qqch ces mioches, ces bouts de rien. Si on trouve, si ils trouvent et que nous les écoutions, c'est en partie gagner.

Nommons-les les experts de l'impuissance.

Et ce n'est pas puisque les mots manquent à l'appel que ...

Justement ces lettres, ces phrases à moitié construites, bidouillées, bricolées sont les représentants de cette impuissance qui ne dit pas son nom et qui à la fois tente de s'exprimer. Ils ne parleront jamais comme l'on récite une poésie, façon poète du XVIII leurrant par ses faux semblants de toute sa prosodie somme toute récitée. Non, l'enfant parle un peu comme on chie dans un ventilateur. Ça envoie, ça projette, on ne comprend pas tout, et c'est galère à écouter.

A nous de combler ces mots manquants ?, de prolonger le propos, de lier et articuler la logique sémantique ? Déjà nous voyons où nous nous dirigeons, un peu dans l'impuissance déniée, refoulée.

Il y a peut-être un accueil de ses paroles impuissantes.

Le 23 juin,

Ce matin, ma collègue pleure. Elle est psychiatre et chef de pôle et à ce titre doit aller aux réunions ARS concernant la régionalisation et la redistribution très prochaine des « secteurs ».

Devant les experts pédopsychiatre qui prévoient eux mêmes la propre fin de la pédopsychiatrie, démographie médicale et administration oblige, elle ne trouve plus son latin et bredouille, bafouille, bref se sent à côté de la plaque ne sachant plus que dire ni que faire pour sauvegarder quelque chose qui serait justement de l'ordre du local, du terrain, de la clinique et du soin...

Tout ça passe à la moulinette... et l'enfance en nous, de même...

Çà n'empêche pas qu'hier, ça parlait packing à la clef des songes grâce à la venue de Séverine, dont j'avais dirigé la thèse qui portait sur la crise identitaire de la pédopsychiatrie et son devenir...

Et donc des enveloppements tissulaires institutionnels... qui nous permettent de penser avec Deleuze que « le plus profond, c'est la peau ».

La peau ou les enveloppes... qui ne contiennent rien mais délimitent... tissent et retissent... solide et liquide, aérien dans leur mouvement, nous sommes autant en dehors qu'au-dedans...

De la politique du dehors à la politique du dedans... la peau est le tissu politico-psychotique par excellence...

La lecture de l'histoire du POUM n'est pas loin, passionnante... et je lis maintenant quelque chose sur l'histoire de la Commune... et puis des questions, toujours des questions qui en allant m'emmène vers davantage de fragilité, d'incertitude... au fond qu'est-ce que je fous là ? Et ma place la dedans ... entre devoir, responsabilité, engagement... d'accord mais non pas sacrifice, obligation généreuse, don total... analyse qui ne peut être une obligation mais qui apparaît comme une nécessité...

Approfondir la peau... est ce passé de peau à peau ? D'universelle à cellulaire ?

Etre partout et nulle part, mal dans sa peau...

Et changer de peau...

Etre quelque part, pour être avec, en peau partagé...

Ivan Illich :

« De nos jours, la santé et la responsabilité sont des concepts normatifs qui n'indiquent plus aucune voie à suivre. Si j'essaie de structurer ma vie en fonction de tels idéaux irrécouvrables, ils deviennent pernicieux – je me rends malade. Pour vivre convenablement aujourd'hui, il me faut renoncer de façon décisive à la santé et à la responsabilité.

Je dis renoncer et non point ignorer, et je n'emploie pas ce terme pour connoter l'indifférence. Je dois accepter l'impuissance, déplorer ce qui a disparu, renoncer à

l'irréparable. Je dois assumer l'impuissance qui peut même me priver de mon conscient, de mes sens.

Je crois profondément à la possibilité de renoncement. Et ce n'est pas par calcul.

Le renoncement signifie et exige plus que le fait de pleurer l'irréparable.

Il peut vous libérer de l'impuissance. Il n'a aucun rapport avec la résignation, l'incapacité ou même le refoulement.

Mais de nos jours, le renoncement n'est pas un concept familier. Nous n'avons plus de mot pour désigner le renoncement courageux discipliné, lucide sur soi-même qui s'accomplit en commun. ... je l'appellerai l'ascèse.

... ce que j'appelle l'ascèse épistémologique ouvre la voie à l'abandon de ces certitudes axiomatiques sur lesquelles se fonde en notre temps la vision du monde... j'évoque ici une discipline conviviale et pratiquée de façon critique. »

Nous nous entendions ce matin... mais hésitons à écrire une lettre ouverte... à qui ? Faut-il le faire ? Qui écrit ? J'y pense ... cela repose sur plusieurs points :

- la médecine ne saurait être expertale. La position d'expert médical est antinomique de la pratique médicale.
- Nous ne sommes pas favorables à la sur spécialisation et au découpage des soins en fonctions de ces dites spécialités. Défendons un abord général de chaque situation singulière.
- Pas favorables non plus à la mise en commun de nos outils dits complémentaires. Un outil de soin n'a pas de sens en lui-même, il n'existe qu'à être relié à d'autres et porté par une institution soignante. Il n'existe qu'aux liens qui lui donnent sens. Par ailleurs, il n'est valable que par le sens donné par celui qui l'utilise.
- Non à la transformation de la médecine psychiatrique en prestation de service. Il n'est pas envisageable de soigner de loin, au coup par coup, à la demande ponctuelle. Ce travail s'inscrit dans le temps et dans une temporalité qui tient compte de la temporalité de la personne soignée. Ce qui rend caduque tout programme préalablement défini et définitif de soin
- Tenir compte de l'histoire est un préalable nécessaire à tout travail. Les décisions ne peuvent être prises par des décideurs qui ne tiennent pas compte de la formation et du travail des institutions et des groupes humains. Elles ne peuvent être prises par des personnes qui ne tiennent pas compte des enjeux de terrain et donc de clinique.
- Nous sommes pour la défense d'un travail local, de proximité, où les personnes peuvent sur un certain territoire se connaître, se rencontrer, se soigner et travailler ensemble. Ce qui n'est rien moins que le sens du secteur dans sa définition princeps. Au-delà d'un certain seuil de population, ce travail de qualité ne peut s'effectuer.

Quelle vie étrange que la vie...
Hier, il pleuvait, aujourd'hui grand soleil...
Et nous,
Nous passons...
Et, à l'occasion de ce passage,
Nous faisons signe
Aux autres
Passants...

Une vie institutionnelle hors nos murs, c'est de cela que je dois parler à propos de l'interface impuissance psychiatrie précarité du Boulonnais, un beau chapelet tout ça, on enfile des perles et pas que. Je te fais part de l'avant-gout. Pas l'arrière-gout, les é-gouts avant. Bref des mots bien propre pour tenter de parler ce qui miraculeusement pour certains marche. Marche ou crève, j'ai envie de dire, si tu penses ne jamais crever tu (pas toi, l'autre, de l'ARS par exemple) seras le premier à l'être la tête de nœud. Voilà pour l'humeur.

J'avais envie de partir de la vie, parce que c'en est, certes du côté de la rue, des sans les sous, de ceux qui ratent, qui échouent. Cela reste la vie, et ne pas croire qu'elle est forcément triste, accablante tous les jours. De notre côté, elle est un travail et bien plus encore, un travail vivant que je saurai ici confiner à une pratique ou une philosophie de soin. Ce travail il s'agit de l'aimer autant que faire se peut.

Parler de vie pour en parler le plus largement possible et ne pas omettre plus ou moins consciemment ce qui nous arrange ou nous accommode selon nos fonctions ou les rôles que l'on s'attribue les uns les autres.

Ainsi ce n'est pas la vie d'un alcoolique ou d'un toxicomane, réduisant alors le statut du précaire au symptôme le plus évidemment perçu. La vie c'est l'histoire, les liens, des rencontres et celles dont nous sommes sujets. Sujet en tant que professionnel mais plus encore. Le côté volontaire et engagé apparaît primordial dans nos fonctions, on pourrait développer sur le pied clinique ou politique, du politique, ce n'est pas le sujet et chacun préférera marcher sur ses deux jambes je pense.

Voilà pour la vie, un peu résumé certes. En tout cas, la vie c'est pas le paradis.

Et l'institution. Même si c'est tabou d'en parler, cela porte une dimension d'accueil de l'autre en soi. Enfin si cette institution a fait le chemin pour ne pas être réduit à l'établissement en tant qu'organisateur de nos professions, en tant que distributeur de nos statuts. La notion d'établissement n'est pas péjorative, elle existe. Nous lui donnons ici une dimension humanisante en la pensant comme accueillant l'humain en détresse qui plus est psychique. Sur cette lignée, les barrières sont grandes et nombreuses, des résistances sont constamment à travailler. La vie institutionnelle c'est tous les jours, sans répit, dans notre sommeil, dans nos appels, dans nos regards et pas seulement réduite à l'hospitalisation de l'utilisateur. La vie institutionnelle introduit un travail entre professionnels avant même de s'attacher au travail avec l'utilisateur, et ces niveaux sont en résonance constante. Cela ouvre sur l'ambiance, sur des petits détails autour desquels cette vie institutionnelle tourne. On pourrait développer pas mal d'heure, pour ma part c'est le mouvement de la psychothérapie institutionnelle qui me l'a appris et qui continue de me l'apprendre. Atta-

chons nous déjà à l'ambiance, à notre entente et cela aura déjà des répercussions sur le vie de nos institutions, les personnes accueillies y seront à coup sûr favorables.

Hors les murs, hors nos murs à vous, à toi, à lui, à nous. On connaît les dérives asilaires du côté psychiatrique même s'il ne faut pas dénigrer la fonction d'abri de l'hôpital, ce n'est pas forcément revenir à l'état d'hospice mais enfin l'hôpital ne va pas se foutre de la charité quand même. L'hôpital change, se réduit, se réforme, se modernise sans oublier la dimension humaine du travail qui est fait. Hors de vos murs puisque la tentation est grande de se replier, de ne pas s'ouvrir à la pensée de l'autre, d'être dans une prise en charge et dans des projets convenus. Comment savoir à l'avance ce qui est bon pour l'autre ? A moins que de pertinentes formations aient formaté à le faire, faire faire, faire faire faire. Laissons de côté la mélodie du faire.

Notre idéal est sans doute de proposer une hétérogénéité dans nos accueils, dans nos institutions, dans nos partenariats où le sujet puisse s'y déposer enfin. La question de l'appartenance à tel ou tel a semble-t-il un pouvoir aliénant important qui en rajoute aux enchaînements dont sont l'objet intérieurement nos chers précaires. Une structure qui permet qu'un heureux hasard aide la personne, puisque nous ne savons pas complètement à l'avance comment vont se dénouer ces histoires. Cette posture collective considère le transfert, et le contre transfert.

Un exemple tout de suite pour illustrer

Un homme alcoolique fait parler de lui, aux urgences, à l'hôpital, aux chrs mais il est parti à nouveau se perdre à boire et boire et reboire jusqu'à temps que l'ordre public intervienne, interroge qui il est et quels sont ses liens. Une occasion pour lui de se nommer de par l'accueil fait de ci de là. Une porte ouverte qui l'amène aux urgences prévenus de sa venue et de son histoire pour que cet accueil n'en reste pas au symptôme d'une ivresse mais bien à une vie qui n'en finit plus d'échouer. Cet arrière-plan relationnel redonne des perspectives renouvelées encore quelques jours après l'évocation de sa situation entre éducatif, entre psy, entre addicto. Une décision naturelle se décide, une mise à l'abri. Sans le voir, les contours de cette prise en charge ont pris forme et l'utilisateur lui-même a su y déposer son désir de se soigner, dont il aura la possibilité de l'élaborer davantage avec les uns et les autres invités à participer de cet élan vital. Dans ce cas aucune personne individuellement n'aurait su y faire et c'est bien dans tous ces entre deux que cela se passe;

Qu'est ce qui lui met un pied à l'étrier ? Ses liens

Comment une décision d'hospice se décide ? Nos liens entre professionnels

Qu'est ce qui donne l'impression d'être juste dans cette décision ? La connaissance de son histoire, ses tentatives, ses échecs.

Qu'est ce qui reste à faire ? Continuer ainsi selon ces règles

Il s'agit bien d'un travail au quotidien;

Ce qui est décisif est que l'éduc vienne le voir, se tienne au courant, le dialogue ne se rompt pas de par l'accueil en hospi. Il s'agit de ne pas confondre accueil (sous-entendu au quotidien) et admission (sous-entendu jour 1 du soin). Comme si le soin commençait à la porte d'entrée de l'hôpital et s'y arrêta à la sortie. L'équipe éducative est là peut-être pas dans le statut du soignant mais il prépare à, encadre et même soigne en écoutant, en accompagnant. Le chirurgien ne serait rien sans l'accompagnant de la personne à opérer. Il n'opérerait pas non plus seul et sans asepsie, on y reviendra ensuite.

Non pas que chacun doit répondre à ces fonctions, c'est évident. Aussi puisque cela répond à une chaîne de personnes soucieux d'une personne ... si cette chaîne est non personnalisée alors comment faire pour ne pas être submergé par l'ampleur de la tâche ? Comment répondre sans connaissance de la personne ? Comment ne pas céder à nos aprioris ?

Je nommerai cette phase comme fabrique de ce qui se prépare. La préparation à un renouveau. Tous ces préalables. Introduisons-y ce que l'on veut, la confiance, le respect de l'histoire, une tolérance convenue à l'avance de l'échec parce qu'il est illusoire d'y arriver d'un seul coup. On aimerait bien, c'est notre problème personnel ça travaillons le par ailleurs.

Cette question d'asepsie. Lorsqu'il est question d'accueillir l'autre dans sa dimension de souffrance psychique, des parasitages existent. Il va falloir soigner nos partenariats. On imagine fort bien celui qui serait le bénéficiaire de conflits larvés sur fond d'enjeu de territoire (Allo le Bessin ? ici la tour de contrôle du ministère, vous coutez trop cher merci d'atterrir tout de suite c'est fini la poésie, exécution). On ne va pas non plus s'exécuter soi-même, pas fou le Devos et Bravo au passage.

Exemple

Allo Antoine, il y a qqn viré d'un foyer faut que tu viennes, il ne comprend pas. yakafokon, passage à l'acte certes justifié mais rien, on est plongé dans le vide d'une décision qui ne dit pas son nom. Rien entre nous. Et de fait le psy en duel avec son patient, le western peut commencer. Quelle valeur aura une décision dans ce contexte ? Dois-je être dans le prolongement d'un passage à l'acte ? Pourquoi devrai-je y participer ? Le psy doit chercher le sens où il rend sa carte.

L'occasion de rappeler que tout se passe sur le champ relationnel. Il ne s'agit pas d'un infarctus du myocarde auquel seul le cardiologue peut répondre. On en restera donc jamais là, il ne faut pas se surprendre que nous souhaitons revenir sur ce qui fait problème sur le plan relationnel puisque cela convoque les deux parties. De cette manière, un re-

tour vers l'équipe éducative d'un temps de soin sans révéler le contenu mais plutôt le contenant favorise nos échanges et sa circulation.

Il est d'ailleurs bcp question de circulation chez les personnes précaires. Ils leur restent cela, c'est un droit inaliénable (pardon les migrants pour l'accueil que nous vous faisons, on fait pareil avec nos malades mentaux, vous faites chiés bande de salaud de pauvres). Sauf que cela impose que nos paroles circulent et ils nous mettent constamment à l'épreuve que cela le soit ou que cela nous soit autorisé. La question du secret partagé ne résout pas tout, n'autorise pas tout.

Parce que dès fois, c'est plutôt du circuler il n'y a rien à voir. La personne s'y refuse, nous y refuse tout en nous laissant spectateur privilégié de ses déboires.

Et donc lorsqu'il existe un lieu où la personne s'est posée, ne nous précipitons pas à le cuisiner. Ceci est précieux. Son univers et nos ensembles vont discrètement se rapprocher et trouver une complémentarité sans se dissoudre l'un dans l'autre. Le premier ensemble c'est le nôtre individuellement parlant, celui qui nous aide à vivre au sein d'un collectif.

J'ose parler de collectif à propos de nos liens, nous nous sentons concernés par une même cause, certes de manière différenciés mais complémentaires, nous nous réunissons pour en parler, tant du côté des usagers qu'à un niveau autre entre institutions, ou au sein du réseau RPSM, que dans des réunions plus décisionnaires ou administratives CLEO-DAS intervision PAss AG ... Nous nous reconnaissons une fonction et un rôle et avons une existence commune, en ce sens que l'un fait exister l'autre en soi. Dès lors, cela articule un travail dit d'équipe plus que de solidarité convenu ou d'aménagements collectifs. Nous travaillons ensemble pour le meilleur et pour le pire. Ce qui nous lie également est cette souffrance vicariante d'entendre tous ces malheurs, toutes ces errances, ces existences échoués. Cette faculté d'écouter ce qui est précaire nous lie telle une communauté, nous sommes repérés ainsi par ces personnes, ce sont aussi elles qui font lien entre nous, qui font aller et articuler nos fonctions. Cet aspect contre-transférentiel, cad entendre que l'autre nous transforme en tant que professionnel, est un révélateur de ce qui fait lien-relation-transfert dans toutes les dimensions relationnelles de notre réseau.

Il a fallu ouvrir cela, il ne s'agit pas d'un service de pauvre pour les pauvres. On se doit de ne pas rester confiner à cette dimension. Il n'y a qu'à se rappeler tous les talents qui existent et qui sont rendus mutiques de part cette précarité sociale. Non seulement lutter contre les amalgames mais aussi s'en remettre à l'ordinaire, au droit commun dirait-on administrativement parlant. L'ordinaire nous renvoie à notre tâche, y participe en un certain sens. Des collègues s'intéressent du coup à ce milieu, l'interroge ce qui n'est pas for-

cément évident pour nous qui de toute façon devons faire. Soyons sensible à chacun des intérêts portés à cette question, cela rompt l'isolement que nous pourrions vivre ensemble. J'emprunterai la métaphore de la presque île qui se détacherait du continent partant vers un ailleurs non défini (image que j'emprunte au film underground de Kusturica où une communauté de résistants vit enfermée sous terre depuis la seconde guerre jusqu'aux années 90).

J'emprunterai à Jean Oury le terme d'entours. Ce que j'y entends c'est notre paysage, nos horizons, allant jusqu'à réfléchir à ce qui nous enveloppe, ce qui nous tient, et finalement ce qui a de plus profond en nous comme le dit Deleuze ou Devos. Et ces contours ne sont pas les limites de nos établissements, il s'agit peut-être de ce qui nous anime, ce qui nous motive à travailler à cela. On pourrait chacun penser à ce qui fait entours chez nous, nous passant d'attendre que nos établissements fassent du lien entre nous. Il ne s'agit pas de faire mais de partager, de converser entre nous, d'entrer en résonance, de comprendre l'embarras de l'autre. Le sourire et l'entente sont davantage conviés que nos conventionnements même si cela a une certaine importance, une importance d'un autre type toutefois.

Ceci se déposant sur une partition non pas morbide, mais tout d'abord humaine dans sa noirceur, et heureuse dans certains dénouements. Là où il y a de la vie, il y a de la mort, là où il y a de la mort il y a de la vie, bien sûr reconnaissons-le dans son plus parfait costume de sombre inconnu, impossible à appréhender, angoissant au possible, effroyable même, mais cela reste encore la vie, cette chienne de vie, cette putain qui nous vautre, nous humilie, nous ridiculise, nous rend microscopique, mais c'est la vie, elle ne vaut pas plus et ce n'est pas notre portefeuille qui va la définir, la coter.

C'est là que ce travail sur la précarité, l'impuissance quotidienne en sorte, nous renvoie à la philosophie, à la politique, à notre citoyenneté. Comme en temps de guerre ou de révolution, l'idée de ce qu'on fout bien là sur cette terre, de notre place, sur un axe bien prononcé à mon sens sur la question de la liberté. La liberté de ne rien avoir et de n'avoir qu'à être, la contrainte de ne rien avoir et de ne pas pouvoir être sans avoir. Il y a autre chose que nous disent les précaires, autre chose que le travail rémunéré, que le fric numérique et la petite carte bleue, mais alors quoi ? Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir ? Qui le sait ? Un retour à Dame nature, une osmose avec les autres vies ; une vie de défonce pour ne pas ressentir l'atrocité de nos vies si fragiles, cela s'entend ; une vie d'aventure et de découvertes, un nomade qui ne pose jamais ses valises, au-delà de la fascination on s'y reconnaîtra.

De 7 à 77 ans, n'attendez plus qu'on vous accueille, vous rentrerez chez vous avec vos problèmes et on viendra les voir à votre domicile ou à la rue si c'est votre chez vous. Nous nous interdirons d'en faire trop, de donner trop et qu'au final vous coûtiez trop cher. Sacré changement de dialectique, sacré virage politique dont la force centripète nous projette sur les bas-côtés. Une fois projetés, nous pouvons regarder, contempler et y être sur une autre scène que celle de la formule 1 (ou 2/4/6 comme dit Oury). Formule du lowcost de l'accueil hôtelier.

On n'est pas obligé d'y être, on peut être autre part autrement différemment. Pour cela, encore faut-il renoncer à certaines choses...cela paraît inévitable, tu as ouvert là une brèche dans laquelle je vais de ce pas m'engouffrer.

Et vive la pédopsychiatrie du Bessin.

Quelques mots avant d'aller jouer au premier foot de sainte croix sur mer.

Le terrain est séparé du nouveau cimetière par un verger de pommier à disposition des passants

Ilich parle de convivialité.

Je pense que notre travail consiste à tisser les possibilités de la convivialité.

Ça ne se décrète pas. Mais il est possible de mailler les éléments pour qu'elle puisse effectivement se vivre.

Ce n'est pas une affaire d'entre soi.

Ça demande une pratique qui est celle d'accueillir l'étrange étrangeté de l'étranger.

Pour la pratique psychothérapeutiqueobazar, tisser l'espace du rien, d'un pour rien. Qui n'a pas d'autres raison que celle d'exister. Pas de finalité prévisible. L'occasion de perdre son temps. De perdre du temps ; que le temps chute et qu'advienne l'à venir.

La décence ordinaire d'Orwell et l'enracinement de Weil.

Le renoncement et la convivialité.

Tout cela n'est pas très capital iste...

Pas capital pas de tête... pas de surplomb ...et la condescendance compatissante...

On se retrouve là

Bon nous voilà

A se rencontrer

Entre nous l'histoire de classes...

La détermination sociale du bien et du bon

Et nous autres...

Au milieu de l'entre

A partager l'impuissance,

Puissant ponteur de classe

Tisseur de convivialité.

Ouvrant au pour-rien,

A la nécessité du pour-rien

C'est pas pourri

C'est

Inestimable

Et maintenant foot.

Renoncer,
à quoi renonce-t-on ?
Aujourd'hui je refoule,
Parce qu'en face il faut être envie, peut-être à défaut d'avoir

Envie.

J'aime bien qu'on me menace de mort,
ça me rappelle que je ne suis pas que vie,
mais cracher sa haine et devoir se laver,
là je décroche,
c'est impoli et par politesse je n'accepte point,
et si on tient à m'y raccrocher,
je continue de renoncer.

Hier "gros connard",
aujourd'hui, " oui mais docteur ma femme me ..."
et alors, je prolonge ou je renonce,
je victimise ou je castre,
de quel côté suis-je ?
De la symbolique j'espère,
sinon c'est l'abandon,
"entendez que je vous considère à ne pas ..."
Et puis on avait renoncer à poursuivre les soins
"oui mais ma femme se fout de ma gueule".
y renoncera-t-il ... à sa femme ?
est-ce mes oignons ?
exit

un autre qui ne mange pas, qui rompt son traitement cardio,
il renonce à 82 ans ...
c'est passager,
c'était un "passage à vide",
aujourd'hui il renonce à bouffer "la merde de l'hôpital",
"un ragout, une entrecôte, des frites, une laitue fraîche", là d'accord
à renoncer, l'homme renait de ses cendres.
la bête se réveille,

"et vous ? qui vous envoie ?"

il me saisit comme un steak

le cardio, votre médecin traitant, ceux qui trouvent que ce renoncement actuel n'a pas lieu d'être.

pas faux, il s'agissait d'un problème thyroïdien.

je suis d'accord de ne pas mourir sur un quiproquo.

ciao l'ami, il était sympatoche ce ferrailleur.

Une autre, étouffée par ce que sa mère attend d'elle,

17 ans père décédé d'un cancer,

elle se scarifie, plus ou moins,

la mère souhaiterait que moins,

elle s'alcoolise pareil et pareillement sa mère résonne,

il est question pour elle de chercher en elle un peu de désir de vivre,

on commence par un peu,

et irrémédiablement elle renonce aux restes,

déjà pas mal de vouloir être en psy, de parler, tricoter, peindre, fumer, manger

et penser quelque fois à soi, à son avenir

sa mère n'entend pas renoncer,

sa mère m'entend renoncer à ne pas tout vouloir,

c'est insupportable,

le paroxysme est poussé jusqu'à ce que je doive dire à sa mère pour sa fille

de la laisser tranquille,

j'ai l'éloge de la tranquillité en moi (jérôme alric)

elle balbutie, s'accorde et coupe court à notre conversation,

j'aimerai l'aider, la rassurer, je n'en ai pas les moyens

nous sommes bel et bien au travail.

Le 24 juillet 2015

On trime, on court, on se disperse, on n'arrive pas à voir ses patients, on n'en peut plus le soir, on fait du brun ou de la merde, on survole, on ne prend pas le temps avec les équipes, on ne prend pas le soin de respecter la dynamique sectoriel, on se chamaille, certains se recroqueville, d'autres s'installent dans un confort cloisonné, on part tôt on arrive tard, on ne s'investit pas, personne ne vient gonfler les effectifs, on manque d'attractivité, on prend tout de même nos vacances, on n'arrive pas à se projeter, on en a marre.

non mais allo quoi ?

Cela s'entend sans distinction, sans différenciation, entremêlant tous les registres.

Il y a une réalité, c'est celle de nos effectifs médicaux.

Il y a une peur, celle d'une psychiatrie calaisienne en fin de vie.

Il y a un plaisir, celui encore de pratiquer notre métier à Boulogne.

Oui mais pour encore combien de temps ?

Passerons-nous l'épreuve du temps ?

Alors que faire ?

Connaissant parfaitement le chemin de la résignation, celui de l'impuissance amène à accepter de se laisser traverser par ces montagnes insurmontables, de retrouver notre humanité non pas tout-puissante, de faire de notre mieux. Et l'institution que dit-elle ? de légers aménagement pourrait rendre plus supportable et certainement plus cohérent nos fonctions; une chance donc un privilège à se saisir ? C'est en ces temps mortel que passe juste là des clés potentiels de notre travail.

A l'institution elle-même de porter le défi de ces impuissances et non pas chacun individuellement. C'est là la quintessence de l'institution de voir perenniser ses fonctions quelque soit le temps. Apprécions le passé de st Alban par exemple.

Je fais suite à l'article du monde sur Hiroshima.

C'est donc bien dans un monde prônant le silence et l'anéantissement de l'humain que nous sommes, et le fêter 70 ans plus tard nous montre tout simplement que nous n'en sommes pas sortis. En termes de guerre, on parle de manque de stratégie, c'est un euphémisme. En termes d'humanité, on évoque l'holocauste. Quel aveu d'impuissance d'en être arrivé là ? Quel comble de dire aujourd'hui que cet événement était inéluctable alors qu'il s'agissait d'un calcul politique. Evidemment il manquait de transfert envers ces japonais. Que pouvaient-ils, les américains, en avoir à foutre de ces gens-là ?

La problématique des migrants à Calais est semblable et manque tout autant de semblant. Guinéen, érythréen, soudanais, afghan ... Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Disent des calaisiens réclamant à corps et à cris leur tranquillité. Sans considération de l'autre, rien ne se passe. On ignore mais on cherche à polémiquer à souhait pour mieux ignorer ou dénigrer, pour mieux s'en distinguer. Le réflexe serait d'aider, de s'arrêter, de rencontrer et cela est devenu tabou. On contrarie notre nature à ne pas venir en secours à celui avec qui nous compatissons, avec notre semblable mais noir, pauvre, persécuté, sans rien. On évite, on contourne, on vote contre, pour le même aveu, celui de l'impuissance non assumée, la résignation affichée comme leadership, l'étendard aux couleurs de la nonchalance, quitte à voir d'autres drapeaux s'y opposer.

- Qu'est-ce que tu veux faire ?
- pas grand-chose
- alors tu vois, on y peut rien. Fin du débat

Les hibakushas défendent un monde de paix sans armes nucléaires. Les migrants défendent le droit de fuir, de trouver abri ailleurs que chez soi quand chez soi peut vouloir dire terreur. On apprend qu'au japon, on réfléchit à nos erreurs, enfin "on" n'est pas une généralité car la puissance du nucléaire impose encore sa candeur et puis les hibakushas ont été discriminés, quand même. L'expérience n'a pas suffi, l'horreur n'a pas agi comme répulsif, les photos et témoignages font apparaître un monde autre que le nôtre comme détaché de notre histoire. Tout comme les migrants sont venus pillés nos richesses, envahir notre pays et le métisser par-dessus tout. Une collègue trouvait que c'était une aubaine pour le calaisis. Un peu de cynisme ne fait pas de mal tant qu'on n'en abuse pas.

Les hibakushas seraient les maîtres de la sagesse, ceux capables de garder la raison, sorte d'humanité poussée dans ses retranchements et si loin qu'ils se placeraient au-dessus de toute cause, une sorte de quintessence de ce qu'est notre humanité. Le migrant à son tour endure et endure encore, poussé par sa volonté de vie libre, aussi fort qu'il s'en oublie en cherchant son îlot quelque part ailleurs où il pourra se poser, reposer en paix avec les siens retrouvés. A côté de cela, le calaisien en colère fait pâle figure, quoiqu'il endure aussi une souffrance qui n'est qu'économique, à moins que cela soit la météo capricieuse

du mois de juillet privant de bonnes parties de barbecue. Evidemment ça décale, et ça recule du même coup. Rien de tel qu'un bon malheur pour se ressaisir, de là l'importance de commémorations non pas morbide mais redonnant chaque jour des perspectives d'un monde qui se suicidait, car oui les japonais sont des nôtres, nous sommes cet ensemble commun et nous avons été capable de pulvériser les membres de notre famille, de les désintégrer. Dur à voir, très dur à dire, c'est réel. Ce n'est pas mieux d'en laisser à manger aux poissons et de s'y baigner dedans. Les hibakushas nous interdisent cela, ils prônent le dialogue tout en observant que peu y croient encore, à la parole. L'homme ne peut tuer l'homme, et si il lui donne vie alors là que demande le peuple.

Défendre le rien qui serait un néant objectivé, une politique à ignorer, à occulter nos semblables, apprendre à en avoir rien à foutre. Attention, c'est possible, l'indifférence est un exercice loin d'être aisé et miracle pour le FN, certains l'ont acquise et peuvent vaquer à leurs occupations, eux les soi-disant occupés.

Personne n'arrive à renvoyer le reflet de ce que cela porte, de peur que l'autre le rejette. Il existe comme un enlisement où il ne serait même plus actuel de travailler à ces complexités migratoires. On le voit confiner à sa simplicité, la liberté de circuler (tiens, tiens), au grand dam des associations qui voient se réduire la vie de certains à une règle plutôt qu'à un principe fondamentale qui ouvre sur l'altérité, la singularité. Le sujet se recroqueville, comme attaqué et on ne sait plus quoi défendre.

L'impuissance aurait pour vocation à non pas se résigner mais à accepter la profondeur du désarroi des deux parties à faillir dans la rencontre de leur problème. L'impuissance évite les prétextes et a-priori, elle laisse couler ce qui se vit.

- D'accord, on ne connaît rien aux problèmes et pas plus aux solutions
- on va les écouter déjà ce serait bien

Encore faudrait-il les écouter. Qui écoute ce qu'ont à dire les hibakushas ? La saucisse party ne s'y prêterait point. Mais de quoi parle-t-on alors ?

Certains mettent en garde, les hibakushas de première génération sont peu nombreux, la mort guette, la mémoire avec. Pour le coup, l'extinction du peuple migrant n'est pas pour demain. Pensons juste au moment où cela sera notre tour ?

Désolé pour les saucisses.

Vive le Pas-de-Calais et sa Pas-de-Calose.

Ah yé m'en vais allé dans le pas de calais dès demain t'y retrouver pour boire un tiot coup...

Une baffé sur un gamin... c'est thérapeutique docteur

Non... pas trop

Oui bon bah je crois que là ça dépasse mes limites. Je vais arrêter mon contrat le 31 septembre.

C'est entendu chère Madame... je ne reviens pas là-dessus on discute de la baffé... et de l'approfondissement de la clinique. Chaque jour... remettre sur le métier son ouvrage. Qui a dit que c'était facile. Je pense et je parle de Sisyphe. Nous sommes comme lui. Faudrait lire le bouquin de Camus. On pousse le rocher et quand on y arrive, il retombe de l'autre côté de la montagne. Qui a dit qu'un jour on y arriverait, qu'il faudrait même y arriver ?

Je pense au statut qui protège et préserve le professionnel de se poser sans cesse la question de savoir s'il serait bon ou non qu'il s'en aille. Se poser la question de ce qu'on fout là, certes, dans la mesure où elle n'engage pas aussitôt de départ effectif. Rien aujourd'hui ne vient offrir de garantie : l'établissement saute.

Je crains l'année qui arrive. Deux départs en retraite : un en décembre, l'autre en avril. La psychologue déménage et s'en va, sûrement courant octobre. Si la dernière arrivée s'en va aussi fin septembre, on en est à 4 professionnels sur 10... sachant que l'on vient de quitter la psychomotricienne qui est partie à la retraite et qui se fait effectivement remplacé mais avec un temps de présence divisé par deux...

Ah ce qu'on est heureux... comme dit la chanson des carnavaleux.

Mais ce n'est pas tout, l'assistante sociale pense aussi à se barrer... le fera-t-elle, le fera-t-elle pas ? ah les femmes et le jeu du chat et de la souris... j'avoue j'ai le cœur joueur... et comme un chien je coure très vite dès qu'on me lance une balle... faut dire qu'elle aussi, comme la collègue qui a mis la baffé et qui pense partir, qu'elle est en contrat à durée déterminée, renouvelable tous les trois mois avec très peu de promesses d'évolution statutaire...

On peut travailler précaire avec des enfants ultra précaire... ?

On peut pas non plus dire que les acquis statutaires sont sans effet sur la tendance à la chronicisation massive... mais ce n'est pas vrai que c'est en précarisant le travail socio-sanitaire qu'on évite les effets de sédimentation ... peut être même que cela y participe également : à prendre des positions extrêmes, on finit par soutenir l'extrémisme.

Ça me fait mal au cœur et j'ai un peu peur de la suite... on ajoute à cela le SROS pédopsychiatrie en cours et la reconfiguration très tendance à l'ars des secteurs avec menace d'absorption du secteur de Bayeux dans celui de Caen pour faire un service de pédopsychiatrie calvadosien qui se lierait au service universitaire expert, et le CREF, ce fameux contrat de retour à l'équilibre financier, qui promet le non renouvellement de postes et la cessation progressive d'activités ainsi que la mise sous tutelle de l'hôpital de Bayeux par le CHU, là, je tremble.

Mais bon, il y a Monchel et la vie quotidienne, les aventures collectives et les désirs partagés de résistance... les lectures passionnantes et surtout cette fameuse impuissance partagée. L'idée que je chéri que tu viennes en pleine fournaise de décembre nous aider à penser, sur ce thème-là, me réjouit... en septembre, on se retrouve entre pédopsychiatres pour tenter d'organiser un front commun en faveur d'une clinique éthique et politique... c'est l'avantage des attaques, ça rassemble. D'où l'idée d'écrire une lettre, sur laquelle tous les médecins de l'équipe de pédo s'est entendue, ce qui est déjà formidable, le plus difficile en effet aujourd'hui n'étant pas de se distinguer, de se réclamer de telle obédience ou de telle autre, de marquer sa différence mais de s'entendre sur un minimum commun, une base commune à partir de laquelle il est possible de penser et d'agir singulièrement... voici la lettre à laquelle j'imagine tu souscriras volontiers.

Bayeux, le 1 juillet 2015.

Chers collègues,

Cette lettre ouverte s'inscrit dans le travail en cours réalisé par l'ARS portant sur la modification du Plan Régional de Santé pédopsychiatrie.

Nous désirons préciser plusieurs points fondamentaux à l'exercice d'une médecine pédopsychiatrique de qualité.

Nous refusons de transformer la médecine en expertise médicale. La position de l'expert est antinomique de celle du médecin accompagnant et soignant l'enfant et sa famille. Le médecin accueille et soigne, ces deux actes, diagnostique et thérapeutique, sont inséparables.

A ce titre nous ne sommes pas favorables au déploiement excessif de pôles d'expertise, d'excellence ou de compétences ni à la surspécialisation médicale qui divise et morcelle la prise en charge des patients, porte atteinte à leur intimité, altère la qualité des soins à long terme.

Nous défendons un abord général de chaque situation particulière, en tenant compte de l'inscription de la personne soignée dans son environnement social.

Nous refusons la pratique du « guichet d'excellence », d'un traitement centralisé des demandes. Les statuts, rôles et fonctions de chaque professionnel ne peuvent être définis par un seul pouvoir central sans nuire à la qualité des soins.

Une pratique pédopsychiatrique réalisée à « contre cœur » n'a aucun sens thérapeutique. Les statuts, rôles et fonctions de chaque professionnel se définissent grâce à un travail collectif permanent.

Nous refusons d'être des prestataires de services. Des interventions ponctuelles d'expert ne peuvent prendre sens ni pour les personnes soignées ni pour les partenaires. Il n'est pas envisageable de soigner de loin, au coup par coup, à la « demande ». Ce travail s'inscrit dans le temps d'une demande qui doit tenir compte de la temporalité de la personne soignée et des personnes qui l'accompagnent. Ceci rend caduque tout programme préalablement défini et définitif de soin. Toute mesure protocolaire, applicable comme des « recettes » entrave le soin plus qu'il ne le permet.

Nous refusons la mise en commun « mutualisée » et généralisée de nos outils dits « complémentaires ». Un outil de soin en pédopsychiatrie n'a pas de sens en lui-même, il n'existe qu'à être relié à d'autres et porté par une institution soignante. Il n'existe qu'aux liens qui lui donnent sens et n'est par ailleurs valable que par le sens que lui donne celui qui l'utilise.

Tenir compte de l'histoire est un préalable nécessaire à tout travail. Les décisions ne peuvent être prises par des décideurs qui ne tiennent pas compte de la formation et du travail des institutions et des groupes humains. Elles ne peuvent être prises par des personnes qui ne tiennent pas compte des enjeux de terrain et donc de clinique. Le partage envisagé du territoire caennais entre l'EPSM de Caen et le CH de Bayeux n'est pas « inadéquat » et a ses raisons historiques. Le travail à une meilleure articulation ne passe pas par un redécoupage sectoriel et il est faux de penser que cela améliorerait le travail de soin engagé.

Nous défendons un travail local, de proximité, où les personnes peuvent sur un certain territoire se connaître, se rencontrer, soigner et travailler ensemble. Ce qui n'est rien moins que le sens du secteur dans sa définition princeps. Au-delà d'un certain seuil de population, ce travail de qualité ne peut s'effectuer. Nous refusons la politique de centralisation bureaucratique.

Nous refusons en ce sens la politique des appels à projets qui ne peuvent être que des commandes qui n'ont aucun rapport avec les réalités de terrain. Par ailleurs, faute de personnels qualifiés pour cela et pouvant y consacrer l'énergie nécessaire, les secteurs de pédopsychiatrie ne peuvent y répondre. Enfin, les réponses à ces appels peuvent dé-

structurer le travail réalisé ou en cours, et ne permettent pas toujours de répondre aux besoins réels des populations. Les projets doivent émaner des travailleurs sanitaires et médicosociaux en lien avec la population et être supportés par les financeurs.

Nous refusons d'être mis en concurrence entre services de soins, entre secteurs sanitaires et médicosociaux ; cela ne peut que nuire inmanquablement à la qualité des soins.

Nous refusons que la régionalisation porte atteinte à la qualité des soins. Nous ne pouvons accueillir d'autres patients avec des moyens humains en diminution croissante.

Nous refusons de pratiquer une médecine virtuelle de téléconsultation ou télé Réunion clinique. Nous défendons une pratique humaine, non opératoire, faite de rencontres réelles et de temps nécessaire à l'élaboration clinique et thérapeutique.

Nous pensons que nous devons œuvrer à la poursuite d'un travail de qualité, en coopération avec l'ensemble des personnes concernées, dans le profond respect des uns et des autres. Ce n'est qu'en prenant appui sur ce principe éthique que nous pouvons autrement concevoir la politique de soins pédopsychiatrique.

L'équipe médicale du service de pédopsychiatrie de Bayeux.

Voilà...

C'est peut être une bouteille à la mer ou un pavé dans la mare... on verra bien.

Enfin hier, j'étais heureux qu'une petite grande fille qui a maintenant quelque 4 années d'hôpital de jour derrière elle et dont la mère est persuadée qu'elle a un pet au casque, et qu'il faudra bien lui trouver quelque chose à cette petite, vient me voir pour la première fois, seule, dans mon bureau pour m'apporter pistache, le petit poisson mort le matin même, et me demander d'en prendre soin. Il faut ajouter, ce qui n'est pas anodin, qu'elle avait pour métier cette semaine d'être soigneur de poisson. Le poisson aurait fait le grand saut dans la nuit et aurait été retrouvé par terre... ce faisant elle me faisait devenir gardien de la mort, ce qui, pour un médecin à tête de Janus, bicéphale par le jeu de la pulsion, écartelé sans cesse entre vie et existence, n'est pas anodin. Gardien de la mort, et donc de la vie. C'est avec soin que je le garderai (il est ici à côté de mon ordinateur, enveloppé d'un linge de papier alu) en attendant que les pompes funèbres viennent me relever de ma veille funéraire afin de l'enterrer au jardin. Prendre soin de ce poisson mort, n'est-ce pas commencer à prendre soin de nos petites morts...

Il pleut aujourd'hui.

Avec impuissance, fondamentalement, je m'en remets à la vie, qui, nous échappant sans cesse, nous fait aussi bien qu'on la fait.

Un bateau de 1000 migrants voguent en Méditerranée, s'en remettant à un moteur de pacotille et au courant pour enfin toucher la terre d'en face. Ils s'en remettent au ciel aussi, à Dieu ou à je ne sais quoi.

Une association s'emploie à les retrouver au cas où l'expédition tourne au chaos. Ne pouvant quitter leur navire pour les sauver de la noyade au risque de leur propre péril, ils organisent ce qui pour certains ressemble à un problème insoluble. Leur défi face à l'impuissance les a déjà amené à créer une association, à avoir un bateau, des autorisations etc. Ils ne s'arrêtent pas là et s'achètent un drone pour survoler les galériens et identifier le drame à venir. Ils le savent, les chiffres parlent, la Méditerranée est un tombeau à ciel ouvert.

Lorsque la barque pleine est en danger, pleine d'humains - de vie - de désir - d'espoir, ils ne se précipitent pas. Ils semblent maîtriser leur impuissance, et distribue en premier les gilets sans trop s'approcher et suffisamment pour créer un lien. Il faut éviter trop de mouvement, la panique pourrait faire chavirer tous ces espoirs. Archimède n'est pas contournable, on n'en est pas impuissant, c'est une loi physique point. La distribution commence dans un calme olympien, une personne parle, 1000 paires d'oreilles écoutent.

Et là, l'abord se fait, chacun tient naturellement à son existence mais respecte le choix des sauveteurs de prendre les enfants en premier lieu. Le zodiaque repart chargé de quelques-uns vers le vaisseau amiral posté, non pas craintivement mais plutôt sagement. Tout cela semble raisonnable, jusqu'à ce que tout le monde soit à l'abri, la fonction d'asile dirait-on.

Le monde entier parle des migrants. Des tonnes de papier sont noircies d'impuissance, de celle qui ne regarde pas le réel en face.

La directrice dit en souriant que l'association a sauvé 7000 personnes.

Je suis médusé. Je pense aux précaires, aux professionnels qui quittent le navire psychiatrique. Je pense à cette nécessité de rester à bord et de ne pas s'affranchir de ce qui fait survie pour nous dans nos métiers actuels, sans être sûr. Grosso modo, se jeter à la mer pour sauver de la noyade une personne sans se soucier de la suite. Bref de la nécessité d'un support institutionnel mais duquel ? Notre navire n'est-il pas à quai ?

L'important est peut-être de penser et aussi certainement de faire.

Le 28 septembre 2015

Finalement n'est-il pas question de l'éthique de l'impuissance ?

Que fais-je quand je ne sais pas ? Quand je ne peux pas ? Quand je n'y arrive pas ?

Ce désir de faire est-il un absolu dans l'action de soin que je mets en œuvre ?

J'ai envie de dire dans l'instant de cet écrit, absolument non. Je sens le danger de ce genre de pratique.

Le sentiment que désirer est une chose, s'en rendre impuissant dans notre action en est une autre.

" J'ai envie de vous aider, par contre je ne sais pas si j'y arrive concrètement."

Cette phrase ne se verbaliserait pas ainsi à l'autre, elle serait nuancée et plus subtile. Le désir ne peut s'afficher ainsi sans détours ou directement. "Désir inconscient inaccessible directement " comme dit Oury.

Alors quand je n'y arrive pas, est ce que je montre que mon action est stérile ? De quelle manière s'exprime ce désir (quand même) de soigner ? Va-t-il être entendu ? Est-ce si important qu'il le soit, entendu, alors qu'aucune action n'y est jointe ?

Il y est question de soi puisqu'il s'agit de rester en plan, d'en rester là, là où on ne peut pas, là où on y arrive pas. Quelles ressources cela mobilise-t-il en nous ? avons-nous en nous une force d'échec ? y-a-t-il une gamme pulsionnelle propre à l'impuissance ? Alors doit-on aimer ou se contenter d'être mou, chlasse, en dedans, réac', projectif, triste ?